Nouveau Monde

N° 6
Février 2015

Trésors Fabuleux

« Quand nous avons de grands trésors sous les yeux, nous ne nous en apercevons jamais. Et sais-tu pourquoi ? Parce que les hommes ne croient pas aux trésors. »
L'Alchimiste - Paulo Coelho

Qui n'a pas lu *L'Île au trésor* ou vu un film qui s'en inspire, qui n'a jamais rêvé de découvrir les richesses dissimulées un peu partout sur notre planète, de partir à la recherche d'une inestimable relique, un peu comme Indiana Jones ? Notre patrimoine littéraire recèle d'innombrables quêtes d'objets précieux, voire magiques, il s'agit d'une source inépuisable d'inspiration pour les auteurs. C'est une dizaine de nouvelles que la rédaction de *Nouveau Monde* vous propose à présent de lire, à dix chasses au trésor que nous vous invitons, chers lecteurs. Alors, tournez les pages de ce nouveau numéro et commencez à lire mais attention, les plus grands trésors méritent les plus terribles gardiens !

Bonne lecture !

Aramis Mousquetayre
Fondateur des revues
YmaginèreS et Nouveau Monde

« Si l'art n'a pas de patrie, les artistes en ont une. »
Camille SAINT-SAËNS

Nos blogs :
http://notre-nouveau-monde.blogspot.fr/
http://kingdomofepicmusic.blogspot.fr/
http://ymagineres.wix.com/galerienouveaumonde
Nos forums :
http://ascadys.fantasyboard.net/c12-nouveau-monde
http://ascadys.fantasyboard.net/c7-kingdom-of-epic-music
Nos pages Facebook :
https://www.facebook.com/pages/Nouveau-Monde/238679202907763
https://www.facebook.com/pages/Kingdom-of-Epic-Music/160959787432701
Notre groupe Facebook : *https://www.facebook.com/groups/281386688557276*
Twitter : *http://www.twitter.com/Ascadys*
Contact : *ymagineres@gmail.com*

Nouveau Monde 6
– Trésors Fabuleux –
Février 2015

Nouveau Monde est un webzine gratuit édité par
www.ascadys.net

Directeur de publication :
Aramis Mousquetayre

Rédacteur en chef :
Aramis Mousquetayre

Auteurs
Samuel Lévêque
Laurent Pendarias
Jean-Paul Raymond
Ava Siviac
Xavier Portebois
Anthony Boulanger
Catherine Loiseau
M'Isey
Patrice Vincent
Élodie Boivin

Correctrices
Ava Siviac
Emmanuelle Teste

Illustrations intérieures
Sabine Rogard

Logo Nouveau Monde :
Pascal Vitte

Couverture :
Guillaume Czakow

Layout et Mise en page :
Laurent Royer

© Tous les textes et toutes les illustrations utilisés dans ce numéro de *Nouveau Monde* sont la propriété de leurs auteurs respectifs

Trésors Fabuleux

6 **L'Arche de Svalbard**
Une nouvelle d'Élodie Boivin
Illustrée par Sabine Rogard

22 **Le plus beau des trésors**
Une nouvelle de Patrice Vincent
Illustrée par Sabine Rogard

36 **La ville engloutie**
Une nouvelle de Catherine Loiseau
Illustrée par Sabine Rogard

46 **Allégeance**
Une nouvelle de Xavier Portebois
Illustrée par Sabine Rogard

58 **Rasvim**
Une nouvelle de Laurent Pendarias
Illustrée par Sabine Rogard

68 **Le cas étrange du Chirurgien Croax**
Une nouvelle de Samuel Lévêque
Illustrée par Sabine Rogard

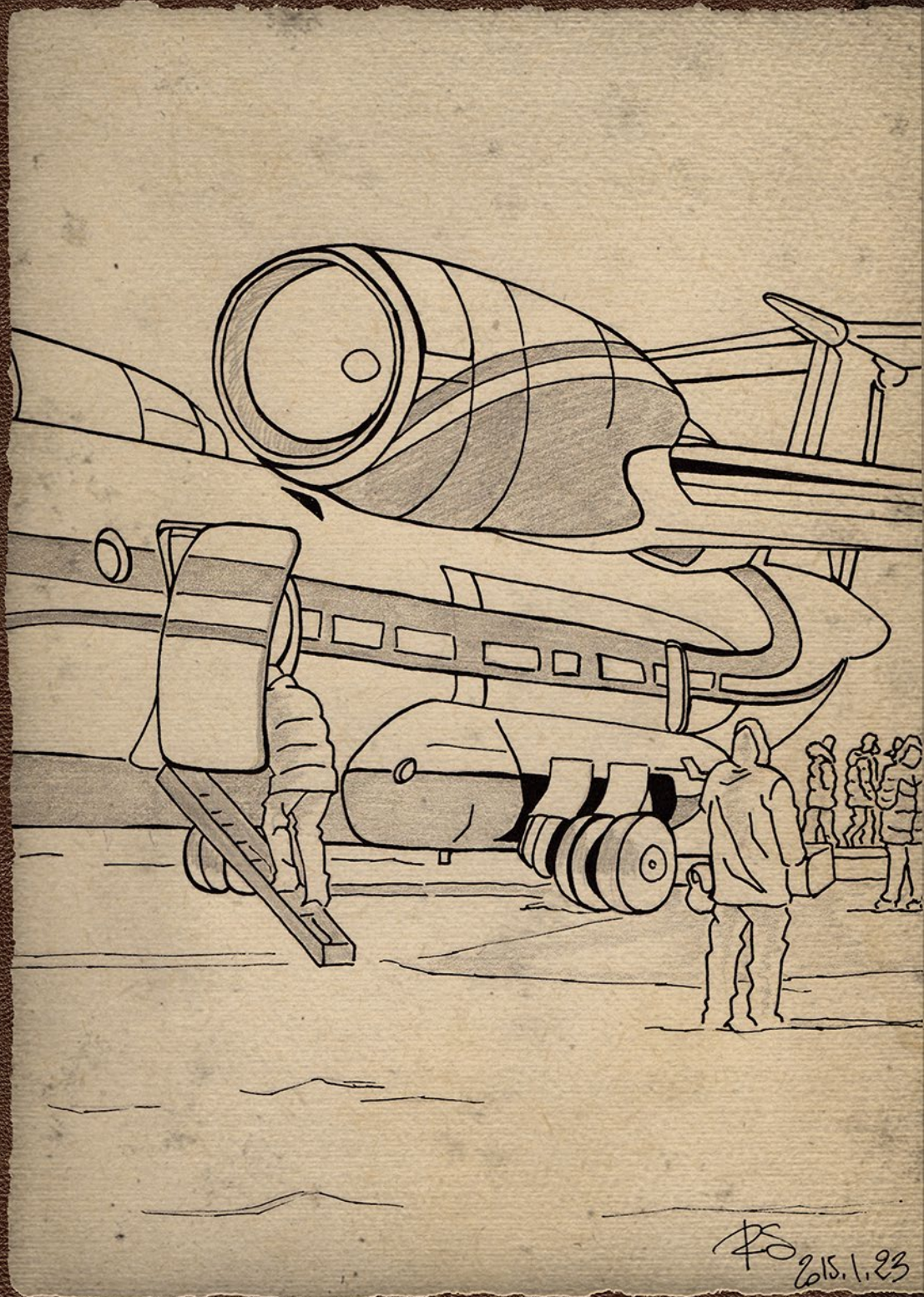
78 **Rubis**
Une nouvelle de M'Isey
Illustrée par Sabine Rogard

86 L'or du lac
Une nouvelle de Jean-Paul Raymond
Illustrée par Sabine Rogard

110 Une merveille inattendue
Une nouvelle d'Ava Siviac
Illustrée par Sabine Rogard

126 Eye in the Sky
Une nouvelle d'Anthony Boulanger
Illustrée par Sabine Rogard

Pour revenir ici, au sommaire, cliquez sur le lien « Sommaire ⇗ » qui se trouve en bord de page de chaque récit.


15.1.23

L'Arche de Svalbard

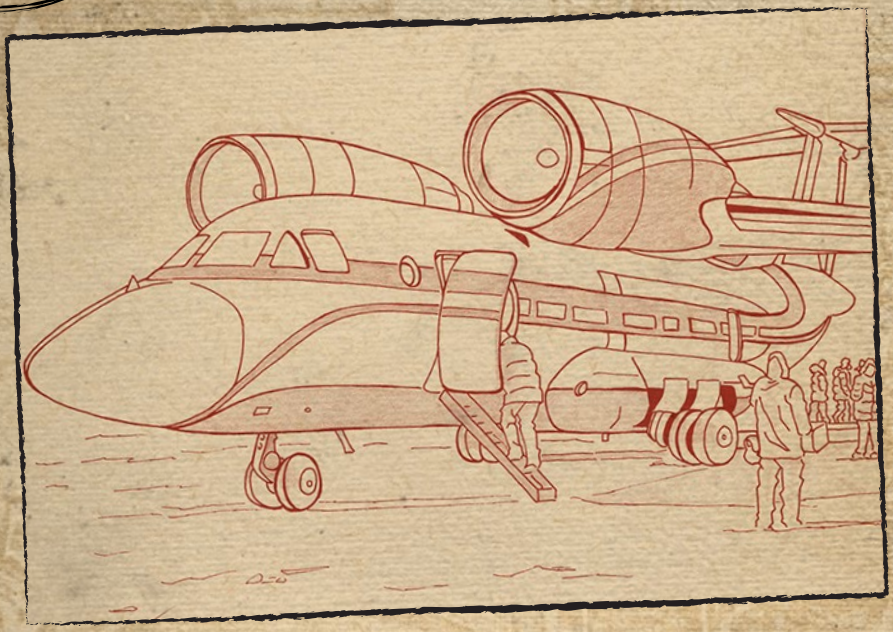
Élodie Boivin
http://elodieboivin.blogspot.fr/
http://elobec.wix.com/elodieboivin

Illustration

Sabine Rogard
https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Sommaire



1er JOUR

Depuis l'avion survolant l'archipel de la mer de Barents, j'aperçus la route sinueuse dans la montagne enneigée menant jusqu'au village de Longyearbyen au fond de la baie. Quelques rennes galopant dans ce désert dénudé et enfin, émerveillée comme une gamine découvrant l'existence des licornes, je repérai au milieu de la toundra tel un menhir dressé, la partie émergée du sanctuaire. Niché au-delà du cercle polaire arctique sur cette terre empreinte de légendes, creusé en son cœur glacé et sauvage, ce jardin d'Éden aussi inaccessible qu'isolé du reste du monde se cachait loin des frénésies de l'homme, de sa violence et de ses turpitudes, telle l'Arche de Noé capable de résister au déluge, aux nuées ardentes de feu et de soufre et autres fléaux prophétiques.

Aucun phénomène surnaturel ni auspice maléfique ne prédirent pourtant mon entrée inéluctable au purgatoire,

pas même l'air hostile de Fredrik Hansen sous sa grosse moustache, l'un des deux scientifiques de la réserve venu me chercher au minuscule aéroport de l'île. En cette matinée de fin d'avril, le fjord de Spitzberg était inondé de soleil, sans parvenir pour autant à me réchauffer en ce froid infernal frôlant les -25°C. Fredrik attrapa mon sac de voyage et se dirigea d'un pas lourd vers une motoneige en maugréant dans un anglais très sommaire de bien vouloir le suivre, ce que je fis sans me faire prier, enchantée de débuter mon reportage par une ballade malgré les bourrasques de poudrerie.

Du haut de sa cinquantaine grisonnante, ce généticien fils de pêcheur de baleine, aussi mal léché qu'un ours blanc privé de sa banquise, était le responsable attitré depuis son ouverture en 2008 de la réserve souterraine de Svalbard également surnommée le « bunker de l'Apocalypse » ou la « cave à grains du Jugement Dernier ». Gérée par la Banque Génétique Nordique, ce site, véritable capsule temporelle de la mémoire de la biodiversité terrestre, avait été choisi pour le climat et la géologie du Spitzberg, lieu idéal aux conditions optimales pour conserver les précieuses pépites pendant des milliers d'années. Au départ, simple système de sauvegarde et de préservation de toutes les cultures vivrières de la planète, l'arche végétale, telle une Terre Promise sur cette île oubliée de Dieu constituait aujourd'hui la seule banque de semences au monde qui ait résisté ces dernières années à la famine, à la maladie et à la mort.

Après avoir avalé quelques kilomètres et un vent à me brûler les poumons, Fredrik s'arrêta enfin devant l'antre titanesque cachant l'inestimable trésor, patrimoine pour l'avenir de l'humanité. Je l'avais admiré sur de nombreux

Sommaire

Sommaire

clichés, je fus néanmoins saisie par ce bloc de béton gigantesque posé à la verticale de la montagne, cachette mythique quasi inexistante enterrée sous des kilomètres de roche. Maksimilian Troubetskoï, l'autre expert en biogénétique nous attendait devant l'entrée en fumant une cigarette. L'air jovial, il tendit les bras devant lui lorsque je descendis de la motoneige.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, mademoiselle ! s'exclama-t-il dans un français approximatif en me serrant la main énergiquement, faisant trembler les oreilles de sa chapka.

Du même âge que Fredrik, il était tout le portrait contraire de son collègue : un sourire avenant, un enthousiasme débordant et un net penchant pour la conversation, peu importe le degré de compréhension de son interlocuteur, qu'il soit Russe, Norvégien ou Français. Je compris malgré tout qu'il venait de Pyramiden, petite communauté minière russe construite au pied d'une montagne en forme de pyramide au nord de Longyearbyen devenue depuis une ville fantôme. Fredrik l'interrompit d'un bref grognement, tapotant de ses doigts gourds le code d'accès de la lourde porte d'acier de l'imposante entrée.

Après des doubles portes avec détecteurs de mouvements, deux sas insensibles aux explosions et un système de sécurité biométrique de l'iris des deux gardiens, incrusté dans un mur en béton armé d'un mètre d'épaisseur, nous débouchâmes enfin au vestibule d'un couloir. Long de cent mètres et haut de six, il était éclairé au sol par des lampes phosphorescentes bleues, produisant l'illusion parfaite de pénétrer dans le cœur translucide de la glace elle-même. Nous empruntâmes ce tunnel aux lueurs opalescentes pour nous diriger vers le bureau des

deux scientifiques tandis que Maksimilian me détaillait la structure de cet endroit insolite dans un anglais à l'accent russe patiné d'expressions norvégiennes.

— Ce couloir conduit à trois chambres fortes de 27 mètres de long sur 10 de large pour une surface de 256 m^2 totalisant près de 1500 m^3 de volume de stockage.

Bien que déjà glacial, l'air ambiant était refroidi artificiellement de manière à atteindre -18°C. Dans un coin, sous un échafaud sommairement monté, étaient empilés des dizaines de pots de peinture et des pinceaux.

— Ce bruit, c'est la soufflerie de refroidissement. En cas de panne de l'installation, les 4,5 millions de variétés de graines seraient conservées au froid grâce au pergélisol dont la température naturelle est de -3°C. Elles survivraient pendant...

— Je sais tout cela... l'interrompis-je, frigorifiée en dépit de ma veste nano-énergétique.

— Mademoiselle n'est pas là pour avoir un résumé des installations, maugréa Fredrik de plus en plus hargneux. Elle est venue mettre son nez dans ce qui ne la regarde pas.

Depuis plus de dix ans, aucun journaliste n'avait pu pénétrer dans ce bunker, protégé par un gouvernement aux appuis mercantiles de groupuscules leaders en biotechnologie et sous l'emprise de nephilims de l'agro-industrie, prônant la création de semences hybrides, de cultures génétiquement modifiées et de clonage. J'avais mis deux ans à obtenir une accréditation, deux ans pendant lesquelles la colère des peuples affamés aux terres détruites par des cataclysmes, grondait et enflait de manière inquiétante : ces graines pouvaient les nourrir tous, mais les seigneurs et maîtres des lieux, tel un féroce cerbère, gardaient ja-

Sommaire

Sommaire

lousement leurs joyaux sans s'émouvoir des anciennes alliances entre nations. Qui étaient-ils pour s'approprier la clé de ce coffre recelant la richesse de l'héritage végétal de notre terre nourricière ? Que se tramait-il entre ces murs glacés et mystérieux ? J'avais réussi à m'y infiltrer mais je savais pertinemment maintenant que je n'aurais aucune liberté pour en lever le voile.

Nous arrivâmes enfin au bureau des professeurs, sorte de tanière bordélique de deux hommes des cavernes : au milieu d'un capharnaüm de livres anciens et de boîtes en carton éparses, se trouvait un canapé en cuir confortable, deux fauteuils de même acabit et deux bureaux en bois sur lesquels trônaient des holopad3D. Max se dirigea vers un petit espace cuisine dans un recoin de la pièce et s'affaira à nous préparer un café et des sandwiches de viande de renne fumée. La sphère holographique, dernier cri de l'holoProject3D, planait au milieu et projetait sur les murs une vue de l'immensité glaciaire étincelant sous le soleil printanier, des colonnes de chiffres et de symboles scientifiques, l'affiche du film *Soleil Vert* en attente d'être visionné et enfin, une carte du monde actuel, où de ce qu'il en restait après des années de conflits armés au Moyen-Orient, de sécheresses en Afrique, de l'engloutissement des îles du Pacifique et de l'épiphytie ravageant l'Ouest du Canada.

2020 et 2021 avaient été des années funestes.

Fredrik lança une programmation musicale et l'orchestre philharmonique holographique de Bergen, tels des spectres dans un manoir hanté, s'invita sur un des murs, entamant les premières notes d'une valse de Liszt, éclipsant le planisphère.

— Pouvons-nous aller visiter les chambres fortes ? articulai-je dans un anglais parfait.

— Assieds-toi et bois ton café, aboya Fredrik, odieux. Nous avons tout le temps.

Je m'installai dans le canapé ignorant sa muflerie, tout en admirant les rafales de neige virevolter dans un ciel azur, me sentant privilégiée d'être entrée dans la forteresse la plus impénétrable du monde, même s'il fallait pour cela supporter Méphistophélès en personne.

— Savais-tu, Céleste, que Nikolaï Vavilov, botaniste russe de Leningrad, cacha avant l'arrivée de l'armée allemande en 1941, des milliers de graines ? me demanda Maksimilian à brûle-pourpoint.

Je vérifiai que mon holopad3D était en mode enregistrement, mais sous le regard noir de Fred, il s'interrompit et se leva prestement.

— 'Vais fumer une clope, lança-t-il d'un air penaud.

Fredrik de son côté fit comme si je n'existais pas et s'assit devant son ordinateur avec sa tasse de café fumant. Décidément, recueillir des infos pour écrire mon article ne serait pas aisé. Je dus m'assoupir un petit moment car lorsque j'ouvris les yeux, Fred me secouait rudement l'épaule, m'expliquant qu'il allait chercher Max, parti depuis près d'une heure sans son holophone, l'imbécile ; et de rester là, qu'il n'en avait pas pour longtemps. Je me rendormis presque aussitôt, épuisée par mes deux dernières nuits d'insomnie à préparer mes notes, pour me réveiller quelques heures plus tard, complètement et désespérément seule.

Quelle étrange sensation que de ressentir la panique monter en soi, tel un torrent de terreur dévastant tout sur

Sommaire

Sommaire

son passage, aux palpitations sporadiques du cœur jusqu'au cerveau en ébullition par la seule question incontournable dans l'immédiat : où étaient-ils passés, bon sang ?

Je parcourus le couloir sans fin jusqu'à l'entrée mais ne pus ouvrir le premier sas protégé par les codes de sécurité, douze malheureux petits mètres me séparant de la sortie. J'allai aux chambres fortes, secouant tour à tour chacune des portes verrouillées par carte magnétique – accrochée au cou des deux scientifiques. J'eus beau hurler à en perdre la voix, ni Max ni Fred ne répondirent à mes appels de plus en plus hystériques. Leurs ordinateurs sécurisés, je tentai le téléphone satellite bizarrement hors-service pour ensuite me rabattre sur l'internet de mon holopad3D inutilisable, me narguant d'un insupportable « pas de réseau ».

J'explorai, un peu furieusement je dois l'admettre, chaque recoin de ce maudit bureau dans l'espoir de mettre la main sur le mode d'emploi du « parfait scientifique en charge de ce satané congélateur » mais ne trouvai strictement rien si ce n'est la télécommande de la sphère holographique, le guide – en norvégien – de toutes les semences et une carte de leurs emplacements exacts, ainsi que d'innombrables bricoles inutiles. Dès lors où je réalisai que j'étais peut-être bien dans un pétrin sans nom, je perçus *littéralement* mon sang battre dans mes tempes, la sueur perler le long de mon front et mes cheveux se dresser sur ma nuque. Ce n'est qu'un contretemps, ils vont revenir, me répétais-je comme un mantra, rempart aux affres naissantes et galopantes. Ou pas, me répondit en écho, la petite voix sournoise dans ma tête.

2e JOUR

Subitement, la terre trembla, secouée de vagues puissantes et déchaînées me plongeant dans un profond désarroi. On aurait dit le chaos, fait de toutes les calamités de la terre, de tempêtes insondables, d'effondrements et de dévastation. Le cœur battant, je courus jusqu'aux sas et dressai l'oreille comme un chat inquiet, mais je n'entendis pas le moindre son transpercer la paroi de granite. Et c'est là, à quelques mètres de la porte que je la vis. Une hache. Gigantesque et flamboyante.

Je la décrochai non sans mal et avec élan, je la fracassai sur la vitre du premier sas. Celle-ci fit un rebond, la hache un vol plané au-dessus de ma tête, me tordant le poignet au passage, pour terminer sa course en éventrant un des pots de peinture qui m'éclaboussa de jaune. Je vociférai, versant des larmes rageuses en tapant mes poings contre le vitrage. Mon infortune était totale, les sas aussi incassables que la porte infranchissable. Il fallait que je regarde la réalité en face : j'étais enfermée dans le coffre-fort le plus sécuritaire de la planète, seule, sans aucun moyen d'en sortir, privée de l'internet et donc d'informations cruciales sur le monde, privée surtout d'appeler à l'aide.

Soudain, comme un signe de mauvais augure, les ténèbres englobèrent la lumière bleutée. Même si je savais pertinemment qu'elles étaient vides de toute vie, trolls et revenants, je ne pus empêcher ma vieille frayeur enfantine de remonter à la surface. Je pris alors mon courage à deux mains et retournai en cavalant, telle une antilope poursuivie par un fauve vers le bureau que je fermai à double tour. Désabusée, je me laissai tomber dans le fauteuil face à la vision holographique de l'extérieur et fus sidérée par l'absence de lumière. À cette période de l'an-

Sommaire

Sommaire

née, le soleil de minuit embrasait la terre escarpée et **illuminait le ciel la nuit comme le jour. Hors, il s'était volatilisé, laissant place à une lueur crépusculaire enténébrée, enveloppée de blizzard.**

3e JOUR

La terre avait tremblé, encore, agonisante sous l'intensité de longs spasmes. Aucun rayon de soleil ne transperçait ce nimbus opaque qui semblait enserrer la terre entière. Toujours pas de réseau. Et toujours pas la moindre trace des scientifiques, ni bourru, ni joufflu. Équipé d'un escabeau, je décidai d'aller jeter un œil à travers les hauts hublots des trois chambres fortes. Si on ajoutait le silence et le froid, l'épouvante qui me rongeait et la petite voix que je tentais de chasser, je fus heureuse, telle une funambule marchant sur le fil ténu de la folie, de ne pas y avoir encore sombrée.

À travers la fenêtre de la première salle, je pus apercevoir une succession d'énormes étagères métalliques sur lesquelles s'empilaient des boîtes de fer. Des étiquettes portaient le nom latin et norvégien des graines déshydratées et compactées dans des paquets d'aluminium. Je déplaçai l'escabeau et ce que je vis dans la seconde salle me fit presque perdre l'équilibre : un démiurge machiavélique avait recréé dans ce confinement beaucoup plus grand que ce que l'avait laissé entendre Max un simulacre de paradis perdu. Une jungle tropicale remplissait la pièce d'où, je n'en aurais été guère surprise, aurait pu sortir des feuillages épais, un ara au plumage multicolore.

Tremblante devant pareille chimère, je détournai les yeux de cette flore luxuriante et allai regarder par la vitre de la troisième porte. Je discernai, pétrifiée, les contours d'étals couverts de fioles et de tubes d'un laboratoire im-

maculé. Le pressentiment qu'il se trafiquait ici, sur cette île où rien ne poussait, des choses secrètes et amorales me submergea. La fabuleuse réserve dissimulait les sacrilèges de magiciens prométhéens métamorphosant la vie, défrichant la voie à une nouvelle ère. Quelle espèce de *Jörmungand* naîtrait-il de ces manipulations et permettrait la libération des forces obscures, prélude à la fin du monde ?

Je retournai dans le bureau, fortement ébranlée par ce que m'inspirèrent ces révélations. Mais cela avait-il aujourd'hui le moindre intérêt ? me disais-je, afin d'exorciser l'effroi tapi en moi, tel un serpent prêt à croquer mon cœur de ses crocs acérés. Car l'effroi n'avait qu'un nom : Impénétrable. Habitée soudain d'un feu sacré, je sondai chaque recoin de ce cachot à la recherche d'une radio dont les ondes traverseraient toutes les mailles de cette sécurité maudite.

4e JOUR

J'ai somnolé bien plus que réellement dormi dans un des deux lits superposés, emmitouflée sous des couvertures dégotées pendant ma vaine quête d'une carte magnétique. J'étais tombée la veille sur cette petite chambre, camouflée par la projection du film holographique. La trouvaille dans cette pièce, des vingt boîtes militaires de sachets lyophilisés de nourriture probablement immangeable, m'avait gardé éveillé une grande partie de la nuit. D'après mes nombreux calculs, j'avais de quoi tenir environ quatre ans. La chance de n'avoir plus qu'une seule bouche à nourrir, avait ricané la petite voix, sardonique. Je ne tiendrai pas un mois dans ce trou à rat conçu pour que des graines cryogénisées dorment, immortelles. Et certainement pas quatre ans.

Sommaire

Sommaire

Devant l'ampleur de ce désastre, je réalisai alors que personne ne viendrait me chercher puisque je n'avais dit à personne, pas même à Adam, où je me rendais pour ce reportage de douze jours. Devais-je réellement attendre huit jours ? C'était à la fois très court et interminable. Au pire, dans une semaine, Adam appellerait mon rédacteur en chef, qui alerterait les autorités puis, de fil en aiguille, on apprendrait où je me trouvais et l'on viendrait me délivrer sans attendre. Il devait bien exister une manière d'ouvrir cette cage sans l'empreinte biométrique des chercheurs ! Où étaient-ils ? Et pourquoi diable ne revenaient-ils pas ? Dehors, le ciel noir, dévoré par ce nuage de poussière et de cendres ne cessait de croître telle une plante carnivore se repaissant de ce désert lunaire de neige grise, soufflée, aspirée par la bouche du monstre invisible.

5e JOUR

La petite voix me souffle ce que mon inconscient voudrait enfouir dans les tréfonds de mon être : les réacteurs des sous-marins nucléaires immergés dans la mer de Kara ont rendu l'âme. Par pitié, tais-toi ! J'ai délesté ce bon vieux Max de sa réserve d'alcool et m'explose la tête avec cette mixture digne de ses ancêtres des toundras tout en écoutant Led Zep me chanter qu'il me quitte, *baby, oh baby*. J'ai découvert la cachette de ses cigarettes russes et je crée avec ma bouche de merveilleuses circonvolutions de fumées. Je touche du doigt les cieux divins car j'ai enfin fait taire cette voix détestable. Moi, *Idunn*, déesse nordique de la longévité et gardienne des pommes de jouvence, aujourd'hui, je m'enivre et j'oublie.

6e JOUR

J'éprouve des sentiments contradictoires de joie et de frayeur devant cette découverte miraculeuse : une radio d'un autre âge en parfait état de marche.

12e JOUR

Quelqu'un viendra-t-il ? Adam, mon amour ?

23e JOUR

Personne n'est venu. Personne ne viendra jamais.

40e JOUR

Mon seul espoir est la radio. Pour l'instant, mon rendez-vous quotidien n'a rien donné, mais un jour, qui sait, quelqu'un me répondra peut-être ?

351e JOUR

Ma fresque sur les murs du tunnel avance bien et malgré le froid mordant qui engourdit mes doigts, j'ai peint ce matin un pêcher de Chine, *Prunus persica* dite Téton de Vénus, une variété de pêches juteuses à souhait. Mes tomates grecques, *Solanum lycopersicum*, seront mûres dans deux jours, mais sans magenta, resteront vertes pour l'éternité. Ce dont je suis le plus fière est la section sur les Aztèques, aux couleurs jaune or et turquoise. J'ai appris qu'ils raffolaient de l'amarante, *Amaranthus*, symbole de l'immortalité, qu'ils dégustaient grillées comme du pop-corn.

Je n'ai plus peur du noir dans mon tombeau de fortune, éclairé désormais par l'holoProject3D. Je lis le norvégien presque couramment, je connais par cœur chaque emplacement et le nom des graines entreposées grâce au guide que je surnomme ironiquement le « Livre des morts ».

Sommaire

Sommaire

J'ai traduit une partie de l'« Histoire de l'agriculture au travers des peuples et des siècles ».

La solitude est le plus difficile. Je peux rester cloîtrer dans ma chambre pendant des heures dont je n'ai plus aucun souvenir ensuite. Heureusement, la musique et les films comblent mes nuits souvent chargées de cauchemars. J'ai tout de même éteint la vue sur la nuit, là, dehors, qui m'était devenue insupportable. La forêt tropicale est chaque jour plus touffue, j'y ai observé avec une grande attention, l'éclosion d'un fruit rouge sang qui s'apparente à une pomme. La regarder est un supplice délicieux.

Depuis quelque temps, j'ai abandonné l'idée de fracasser les vitres des sas blindés et même les hublots des chambres fortes. Parfois, dans un sursaut d'une certitude absolue de ma réussite, je tente un nouvel assaut. En vain. 1109, m'a susurré ce matin, vicieuse, Petite Voix, décomptant ainsi les jours qui me rapprochent de mon ultime châtiment.

— Allo ? Ici Céleste Vera Moe de l'Arche de Svalbard. Est-ce que quelqu'un m'entend ?

Petite Voix ricane, diabolique.

Nouveau Monde

N° 5
Novembre 2014

Histoires à faire peur

À télécharger gratuitement sur le blog de Nouveau Monde

Sommaire

Le plus beau des trésors

Patrice Vincent

Illustration

Sabine Rogard
https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Brody poussa la lourde porte du manoir. Il n'était pas revenu ici depuis plusieurs années. L'odeur de renfermé le frappa comme une vague faisant remonter à sa mémoire des souvenirs d'une enfance presque oubliée. À la mort de ses parents, son oncle Archibald était devenu son tuteur légal. Un homme incroyable, souvent considéré par les gens comme un illuminé. Un original, ça c'était certain !

Pendant les premières années passées avec son oncle, Brody n'avait pas compris ce que les gens pouvaient lui reprocher. Archibald avait été un homme aimant, faisant tout son possible pour l'élever le mieux possible. Il se souvenait également du vieux majordome qui l'accompagnait, Timothée. Un homme qui à demi-mot racontait qu'il avait vécu d'extraordinaires aventures avec son oncle.

Et puis lorsque Brody était entré au collège les choses s'étaient gâtées. Ses camarades se moquaient de lui et de son oncle. On le considérait comme un fou, se demandant comment il vivait et supposant que tout comme le manoir ses revenus venaient d'héritages de sa famille.

Malgré ces ressources, Archibald partait souvent pendant plusieurs jours. Pendant ce temps, Timothée, qui était déjà âgé à cette époque-là restait au manoir pour s'occuper de Brody. À ses yeux, c'était le signe qu'Archibald travaillait, bien qu'il n'en ait jamais parlé avec son oncle.

Jusqu'au soir où Brody fut malmené par une bande de jeunes plus âgés que lui. Les insultes envers son oncle avaient fini par le rendre fou et il s'était jeté sur eux avec fureur. La bagarre qui avait suivi l'avait laissé avec quelques coupures et bleus et surtout une interdiction de remettre les pieds à l'école pendant 15 jours. Ce soir-là, son oncle l'avait fait pénétrer dans son bureau.

Brody avança dans le hall. Il ouvrit les volets des fenêtres pour faire rentrer la lumière du jour. La poussière voletait dans l'air comme des paillettes de diamants virevoltantes. Il se dirigea presqu'à son insu vers le bureau de son oncle. Il poussa la lourde porte. Tout semblait dans le même état que dans son souvenir : les tas de livres formant des colonnes improbables à l'équilibre précaire, les divers objets dans les vitrines ou sur toutes les étagères, et, tout au fond, devant la fenêtre en rotonde, le grand bureau massif sur lequel trainait de nombreux papiers et objets.

Sommaire

Sommaire

Brody entra, tira les rideaux et fit coulisser les panneaux obstruant la lumière. Il se retourna et découvrit la pièce comme la voyait son oncle pour la première fois. Quelques larmes coulèrent sur ses joues. Tirant le lourd fauteuil en cuir il se laissa choir et se retrouva assis au bureau. Tout comme son oncle ce soir-là.

Brody frappa à la porte. « Entre » entendit-il derrière celle-ci. Timothée lui avait demandé d'aller voir son oncle dans le bureau. Brody avait interdiction d'y pénétrer ou de venir déranger son oncle. Aussi se dit-il qu'il devait déjà savoir pour la bagarre et qu'il estimait que c'était suffisamment grave pour rompre avec les règles de la maison. Poussant la lourde porte qui s'ouvrit sans un bruit il entra, émerveillé par l'abracadabrant bric-à-brac qui encombrait la pièce. Son oncle était assis au bureau. Il leva le visage, et retira ses lunettes. Puis faisant signe à Brody il lui indiqua une chaise submergée de livres.

— Tiens pousse tout ça et assieds-toi s'il te plait.

Brody s'exécuta. Malgré la relation qui existait entre eux il tremblait à l'idée que son oncle puisse être déçu de son attitude.

— Mon grand, la directrice du collège m'a appelé. Je sais tout… Et ça n'est pas pour ça que tu es là, expliqua-t-il en faisant un signe à Brody qui avait ouvert la bouche. Je sais que je n'ai pas été parfait dans mon rôle de tuteur. Mais j'ai toujours fait de mon mieux pour toi. Je le devais à ta mère, ma sœur, mais aussi à ton père qui était un homme merveilleux. Mais je n'ai pas été totalement honnête avec toi, mon grand. Ce qui fait que je crois pouvoir dire que je suis responsable de ce qui t'arrive.

Archibald se leva de son bureau. Ses lunettes entre ses doigts, il croisa les mains dans le dos et se mit face à la fenêtre. Brody ne voyait pas le visage de son oncle mais devinait qu'il tremblait.

— Dis-moi, Brody, tu crois aux trésors ?

— Comme dans les livres de pirates ? Ou dans les contes de fée ?

— En quelque sorte oui.

— Non ce ne sont que des histoires que l'on raconte aux enfants.

— Eh bien, pas tout à fait, mon grand ! À vrai dire tu as autour de toi de nombreuses preuves du contraire si je puis dire.

Brody tourna la tête regardant tout autour mais il ne vit nulle part de pièces d'or, de coffres ouvragés ou tout ce qui lui semblait pouvoir être considéré comme un trésor. Regardant son oncle à nouveau il vit que celui-ci lui faisait face.

— Tu y crois puisque tu viens de regarder partout. On a tous envie d'y croire. Mais la différence entre toi et moi c'est que moi je les vois tels qu'ils sont et toi pas encore.

Devant l'air interloqué de Brody il continua.

— Un trésor c'est un objet particulier, souvent unique, parfois incongru. Il a une histoire, ou plusieurs, tout dépend de son âge. Il a vécu mille vies, toutes plus passionnantes les unes que les autres. Et souvent il est très difficile à trouver. C'est ce que je m'efforce de faire tous les jours. Je suis un chasseur de reliques. Je chasse les trésors dans le monde entier. Et ne crois pas que je sois fou, je ne suis pas le seul à le faire, loin de là.

Sommaire

Sommaire

» Je suppose que tu ne crois pas en la magie non plus ? Attends une seconde avant de répondre ! Je ne parle pas de la magie des sorcières, je parle plutôt de la magie de ce que l'on ne peut expliquer et qui semble ne pas pouvoir s'expliquer…

— Heu non…

Brody semblait confus. Archibald s'approcha de lui, lui tendit la main pour l'aider à se lever et l'accompagna vers une étagère. Il prit une pierre étrange sur laquelle un condor aux ailes déployées était gravé. Puis poussant quelques livres qui tombèrent au sol dans un grand fracas de poussière il posa la pierre sur un bout de table. Farfouillant sur l'étagère il prit une plume qui ressemblait à une plume d'aigle plutôt poussiéreuse.

— Regarde bien, veux-tu ?

Brody s'approcha de la table. Son oncle passa la plume sur la pierre comme une caresse. Aussitôt celle-ci se mit à tourner de plus en plus vite sur elle-même avant de se figer en un instant dans une position particulière.

— Essaye de la bouger.

Brody tenta de la faire tourner, de la ramasser et de la reposer mais quoi qu'il lui fasse, elle reprenait toujours la même position exacte. Son oncle lui tendit ensuite une vieille boussole et lui montra la pierre. Brody la mit juste à côté. Les ailes, la queue et le bec de l'oiseau indiquaient très exactement les 4 points cardinaux. Brody se tourna vers son oncle fasciné et émerveillé.

— Ce que tu vois, mon grand, appartenait aux Mayas. Figure-toi qu'ils ont traversé l'Atlantique, aller-retour, bien avant que les Espagnols n'y songent. Cette pierre étrange est une boussole. Ne me demande pas comment

elle fonctionne, je n'en ai pas la moindre idée. Mais elle marche, d'une précision absolument incroyable. C'est ça la magie, mon grand ! Et c'est l'un de mes trésors.

— Mais Oncle Archibald, elle prend la poussière dans ton grand bureau !

— Oui parce qu'elle n'a pas sa place dans le monde. Si un musée la possédait qu'en ferait-il d'après toi ?

— Il chercherait à comprendre comment elle marche ?

— Probablement oui ! Et comment s'y prendrait-il ?

— Il ferait des tests, je ne sais pas. Peut-être il l'ouvrirait, il casserait la pierre pour voir si elle contient quelque chose par exemple.

— Oui il est possible qu'il la détruirait pour en tirer ses secrets alors même que ça signifierait la perdre à tout jamais.

— Tu veux dire qu'en la gardant ici tu la protèges ?

— En quelque sorte, je suis son gardien. Je suis le gardien de tous les secrets que tu vois ici.

Joignant le geste à la parole il fit un tour sur lui-même les bras étendus couvrant l'ensemble des choses qui composaient son bureau.

— Tout ceci plus ce qui ne peut être ici bien entendu.

— Tu veux dire…

— Oui bien plus encore, mais tu n'es pas encore prêt mon grand. Un jour, promis, tu pourras y avoir accès et ce jour-là tu m'aideras dans mon métier.

Sommaire

Sommaire

Brody sourit. Il avait été naïf ce jour-là. Il ne savait pas comment son oncle avait fait pour la pierre, ni même pour les autres objets que de temps en temps il lui montrait. Mais jamais il n'avait été jugé digne puisqu'Archibald était mort avant de lui raconter ses secrets.

Brody était responsable. Une fois le lycée terminé il avait demandé à son oncle de pouvoir poursuivre ses études en Europe acceptant les compromis et suivant des cours que son oncle lui avait imposés pour lui donner son accord. Cela faisait maintenant plusieurs années qu'il vivait en Europe loin de son oncle obtenant les diplômes et emmagasinant des savoirs étranges dont il ne comprenait pas toujours l'intérêt. Il revenait parfois voir celui-ci mais pour des durées si courtes qu'ils en profitaient pour parler de tout et de rien plus qu'autre chose.

Son regard fut attiré par une enveloppe posée sur la table. Une seule chose était écrite dessus « BRODY ». Il la prit entre les doigts, la tourna et l'ouvrit. Elle contenait une longue lettre qu'il se mit à lire.

« Mon cher Brody,

Si tu lis cette lettre c'est que je suis mort. Je suis désolé de ne pas avoir pu terminer ta formation, mais sache que tu trouveras tout ce dont tu as besoin dans la grande bibliothèque. Un livre signé d'un certain R. Boyd contient toutes les instructions nécessaires pour que tu puisses prendre ma relève. Oui, je me doute que ça te fait bizarre, mais tu es le seul à pouvoir prendre la suite. Tu es comme mon fils, et je sais que tu sauras te montrer digne de cette tâche particulièrement difficile.

Mais auparavant il me faut te faire un cadeau. Je souhaite t'offrir mon trésor le plus précieux en gage de ma

confiance. Malheureusement, tu me connais, je ne sais pas faire les choses simplement. De plus je veux être sûr que tu mérites ce cadeau. Timothée te montrera la voie.

Vers le silence il faudra te tourner

Enfonçant les portes de solitude

Rien ne devra jamais te détourner

Surtout évite les certitudes

La route te mènera enfin

En cette étrange déraison

Brisant les chaines du destin

Alors sera la vraie maison

Sache que le début est la fin. »

Brody relut plusieurs fois la lettre mais ne comprenait pas un traitre mot. Archibald aimait les énigmes et il savait que toute sa vie avait été un jeu pour tenter de trouver des reliques. Se levant il se dirigea vers la bibliothèque, la lettre à la main. Il chercha l'ouvrage dont son oncle faisait mention, et le trouva. La tranche affichait l'écriture fine et régulière de son oncle. Le titre en était Manuel à mon apprenti.

Brody sourit lorsqu'il comprit l'anagramme qui composait le nom de l'auteur. R. Boyd, Brody… Son oncle lui laissait des messages, il fallait qu'il se mette à réfléchir comme lui.

Il remarqua la pierre avec le condor gravé devant le manuel. La prenant entre ses mains il la déposa par terre.

Sommaire

Sommaire

Bien entendu, elle ne bougea pas. Il se demandait comment Archibald avait pu faire son tour de magie. Puis il se souvint de la plume. Farfouillant dans la bibliothèque il ne la trouva pas.

Par dépit il prit le manuel et l'ouvrit. Sur la page de garde la plume était scotchée. Son oncle avait-il prévu qu'il serait curieux de vérifier si l'objet marchait réellement ? Tout comme il l'avait vu faire, il caressa la pierre. Celle-ci se mit à tourner et se positionna avec précision. Attrapant la boussole qui était sur la table il vérifia. En effet la pierre indiquait bien les 4 points cardinaux. Intrigué il se demanda si tout ce que son oncle avait dit était bien réel. Reprenant la lettre entre ses mains il la relut. Il sortit du bureau et vagabonda dans les pièces de la maison.

Il remarqua un portrait de Timothée qu'il n'avait jamais vu dans le grand hall. Celui-ci était dans la position d'un conquérant, le pied sur une pierre surélevée, et pointait l'index dans une direction. Brody se souvint : « Timothée te montrera la voie ». Il regarda vers où l'index pointait. Le mur du fond du hall était nu. De chaque côté un immense escalier à double hélice montait vers les étages. Mais l'index de Timothée ne pointait pas vers le haut. À part le mur il n'y avait rien en dehors d'une armure ancestrale que Brody avait toujours vu installée ici.

Relisant la lettre il essaya d'en saisir les indices. Et même s'il semblait voir des indications rien ne parlait d'un mur. Jusqu'à ce qu'il comprenne le dernier vers. « Sache que le début est la fin ». Reprenant le poème il regarda les premières lettres de chaque vers. « Vers le bas » comprit-il. Il s'approcha du mur. Au sol il ne vit rien qui pourrait correspondre. Pas de trace, pas de poussière. Pas de levier ou de pierre descellée.

Se relevant il se trouva nez à nez avec l'armure. Elle était debout, tenant une lance entre ses deux mains gantées comme en prière. Brody remarqua qu'une des mains ne semblait pas totalement refermée sur le manche de la lance. Il ne s'était jamais réellement intéressé à cette armure. Vers le bas... Il prit le point ganté et appuya dessus vers le bas. Un déclic se fit entendre. Et un pan de mur pivota à côté de lui, dans un silence impressionnant. Une douce lumière se fit derrière, montrant des marches s'enfonçant dans le sol. Brody s'avança, relisant le poème. Il franchit la porte dérobée.

Après une longue descente il arriva dans un corridor qui semblait creusé à même le roc. Des couloirs et des portes parsemaient celui-ci. Il remarqua que des chiffres romains étaient gravés dans le bois des portes. La première portait le IV. Tenté de tourner la poignée il réfléchit un instant. Se mettant sur le côté du couloir il déchira son t-shirt et enveloppant sa main, tourna la poignée et ouvrit la porte en grand. Un bruit sourd se déclencha et des pointes acérées traversèrent le corridor pour s'enfoncer dans le mur en face de la porte. Se penchant un peu il découvrit que la porte donnait sur une toute petite cache dans laquelle était installé le mécanisme qui avait projeté les pointes.

Relisant le poème il se mit en quête des « portes de solitude ». Avançant dans le labyrinthe, il ouvrit une par une les seules portes qui portaient le chiffre I gravé. Plusieurs fois il évita des embranchements et des ouvertures qui portaient son prénom ou des indications trop claires.

Après ce qui lui sembla des heures il ouvrit une porte et pénétra dans une pièce à l'aspect étrange. Des flammes dansaient autour de lui et des escaliers semblaient des-

Sommaire

Sommaire

cendre du plafond comme pour y monter. On aurait dit qu'un architecte fou avait conçu cette pièce. Sans se démonter et essayant de faire abstraction il s'avança et traversa la pièce. La lumière était si faible qu'il ne voyait que le bout de ses mains lorsqu'il les tendait devant lui. Marchant avec précaution il sentit tout d'un coup du bois devant lui. Il s'approcha et découvrit une porte et un interrupteur à côté.

Il appuya dessus et la pièce s'éclaira entièrement. La plupart des étranges constructions de la pièce n'étaient que des trompe-l'œil que le manque de lumière rendait particulièrement réels. Se retournant il découvrit trois portes : une porte en bois solide, une porte en métal particulièrement impressionnante et une porte dont le bois pourri ne tenait que grâce à une immense chaine qui la traversait comme pour la soutenir.

Brody sourit une dernière fois et s'approchant de la chaine il tira dessus. Elle entraina la porte comme l'aurait fait une poignée et il se rendit compte là encore qu'une porte solide était cachée derrière cet étrange assemblage. Tout n'était donc qu'apparence…

Brody avança dans le couloir qui s'ouvrait jusqu'à sentir un vent frais et l'écho de ses pas qui résonnaient. Il pénétra alors dans une immense caverne. Une lumière diffuse s'alluma alors et il découvrit ce qui devait ressembler au trésor d'un des contes pour enfants. Un assemblage hétéroclite d'objets emplissait tout, des statues, des bijoux, des armes, des empilements de livres ou de rouleaux. Et tout au fond, une immense table en pierre.

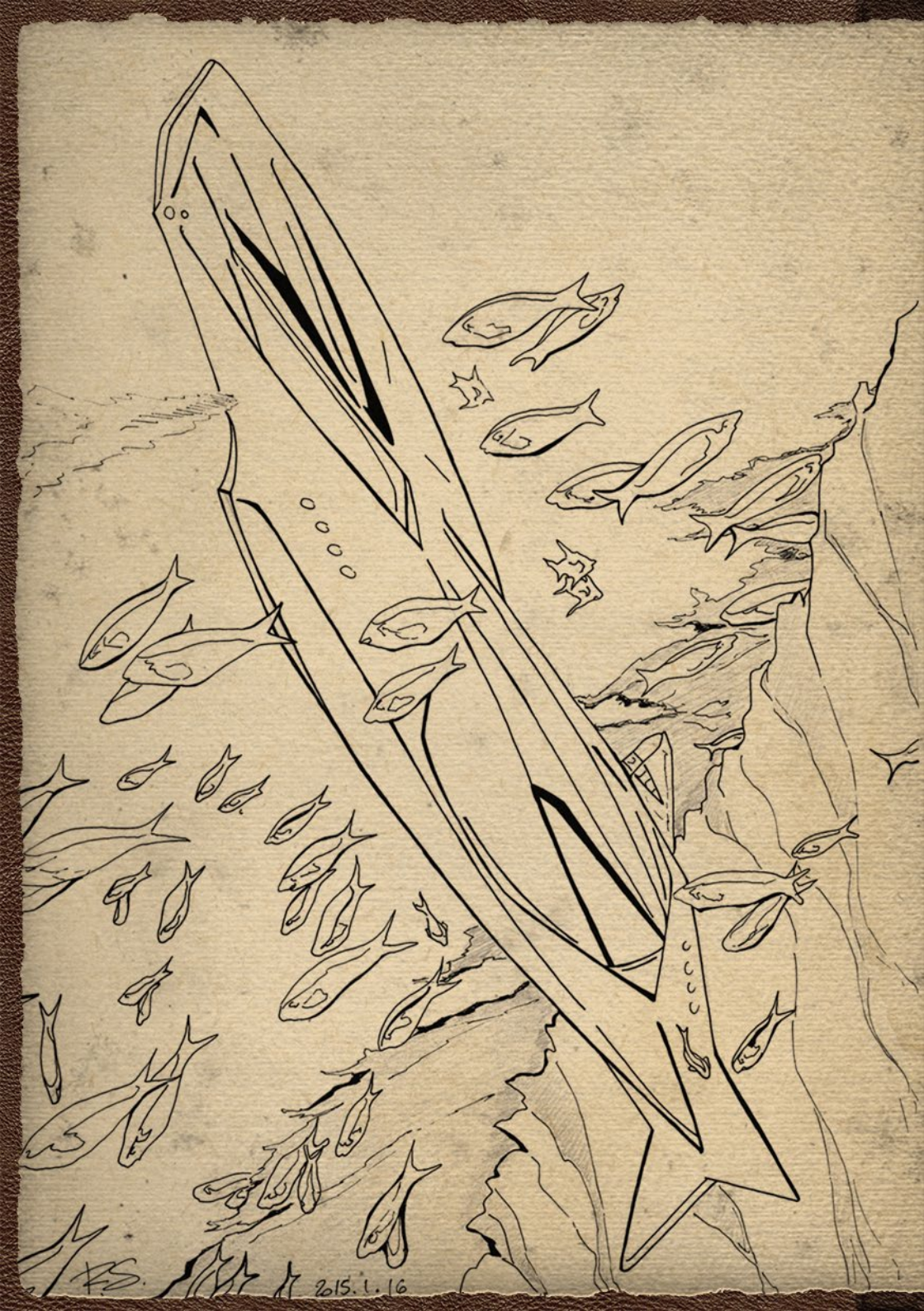
Brody sembla reconnaitre un autel de sacrifice Maya tel qu'il avait pu en étudier en histoire des civilisations anciennes. Descendant des marches taillées dans la pierre

il s'en approcha. Sur l'autel une boîte en fer était posée qui semblait totalement anachronique et comme perdue ici. Sur le couvercle était écrit : « Je te félicite mon grand, sois le bienvenu dans ta nouvelle maison. Mon plus grand trésor est dans cette boîte ».

Brody l'entrouvrit, méfiant, en la positionnant de manière à ce qu'un éventuel mécanisme ne le blesse pas, l'ouverture vers le mur. Rien ne se produisit. Aussi la retourna-t-il et regarda-t-il le contenu. Une étrange bouffée de chaleur l'envahit.

Il sortit ce qui se trouvait dedans. Il s'assit à même la pierre froide de l'autel et commença à feuilleter. Archibald avait mis dans la boîte les photos qu'il avait gardées de toutes les années où il s'était occupé de Brody : la fois où il lui avait appris à jouer au base-ball, son premier anniversaire en sa compagnie et celle de Timothée. Toutes ces étapes de vie qu'ils avaient partagées. Ainsi que quelques articles des publications que Brody avait faites pendant son cursus en Europe alors qu'il pensait qu'Archibald se moquait de ce qu'il faisait, ne lui en parlant jamais. Des larmes coulèrent sur ses joues alors qu'il découvrait le trésor le plus précieux de l'incroyable oncle Archibald.

Sommaire ⇧


2015.1.16

La ville engloutie

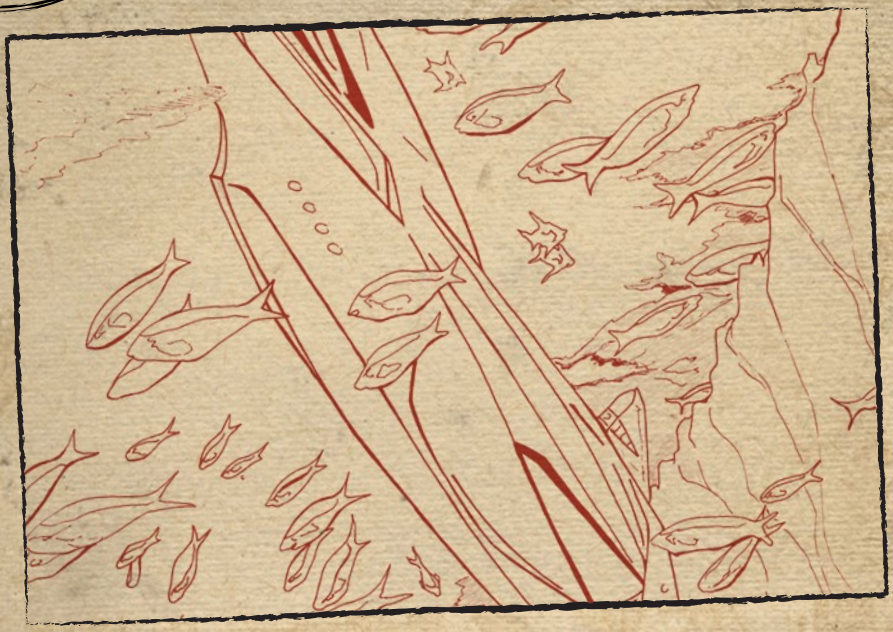
Catherine Loiseau
http://catherine-loiseau.fr/

Illustration

Sabine Rogard
https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Sommaire



Le sous-marin progressait lentement. Trop lentement au goût de l'Érudit. Il regarda à nouveau les écrans de contrôle et le radar : rien que des roches sans intérêt. Il poussa un profond soupir. Le pilote leva les yeux vers lui et le contempla d'un air maussade.

Depuis des jours, ils patrouillaient au large des côtes du royaume de Siam, sans grand succès. Pourtant, les cartes de l'Érudit étaient formelles : l'entrée de la grotte se trouvait là, quelque part. Le capitaine Corbeau restait le plus longtemps possible en plongée, remontant à la surface le moins souvent possible. Il ne tenait pas à ce que les autres chasseurs découvrent leur position. L'Érudit serrait les poings à la pensée de ces chacals qui le suivaient à la trace. Il quitta la cabine de pilotage, éprouvant la soudaine envie de s'isoler.

Il avait pourtant été prudent, lui, le fils de noblesse déchu et sans le sou. Il avait trouvé cette vieille carte dans

une malle appartenant à son grand-père. Il avait tout de suite compris qu'il y avait de l'argent à se faire et avait embauché le capitaine Corbeau et son équipage. Alors qu'il remontait les coursives du submersible, il songeait que l'un des marins les avait peut-être vendus. Ce pouvait très bien être le mousse, ce gamin blond occupé à récurer les sols des couloirs. Après tout, le capitaine ne cessait de le houspiller. Ou bien ce machiniste qui huilait les pistons des moteurs. Ou encore, ces deux hommes qui jouaient aux dés dans un coin pour tromper leur ennui.

Alors qu'il regagnait le petit réduit qui lui servait de cabine, la silhouette massive du capitaine s'encadra dans le corridor, lui barrant la route. Le cheveu et les yeux aussi noirs que ses vêtements, le nez busqué acéré comme un bec, le capitaine Corbeau portait bien son nom.

— Alors ? s'enquit-il.

— Toujours rien, répondit l'Érudit.

— Êtes-vous sûr de vos cartes ?

Agacé, le savant réprima un mouvement de colère.

— Oui, je suis sûr. Mon aïeul a laissé une série de notes très précises. L'entrée se trouve dans les parages et elle conduit à d'immenses richesses.

Le capitaine n'insista pas et s'éloigna. Il n'avait rien demandé à l'Érudit pour organiser l'expédition, pas même sa vraie identité. Il s'était contenté des cartes et de la promesse de partager le pactole découvert. Mais l'Érudit sentait le vent tourner. Le Corbeau doutait. S'ils ne dénichaient pas l'entrée de cette fameuse grotte sous-marine, le capitaine ne tarderait pas à rejoindre le premier port venu et à l'y débarquer sans autre forme de procès.

Sommaire

Sommaire

Avec un soupir, l'Érudit poussa la porte de la cabine et s'allongea sur l'étroite couchette. Le sommeil l'emporta bientôt.

Il fut réveillé par le hululement d'une sirène. Immédiatement, il fut debout et courut vers le poste de pilotage. D'autres hommes d'équipage eurent la même idée. Ils restèrent figés devant le spectacle : les écrans de contrôle du sous-marin hurlaient l'imminence d'une collision, tandis que le pilote ronflait sur son fauteuil ! L'Érudit se jeta sur lui et le secoua vigoureusement.

— Oh, l'ami !

L'homme ouvrit les yeux avec un cri de surprise. Il se dressa d'un bond et dans sa précipitation, heurta une lampe à pétrole. L'Érudit vit l'objet tomber comme au ralenti. La lampe s'écrasa au sol et l'huile s'enflamma. Il y eut un moment de flottement, au cours duquel tous restèrent pétrifiés. Puis le savant réagit : il attrapa la veste du pilote posée sur une chaise et la lança sur le foyer.

— Au feu ! Au feu ! cria l'un des marins.

Le chaos emplit le submersible. Tous les hommes hurlaient, on se précipitait dans la cabine de pilotage, les alarmes mugissaient, le capitaine beuglait ses ordres. Un craquement retentit soudain et un violent choc ébranla le vaisseau. L'Érudit fut jeté à terre et son crâne heurta l'une des consoles.

Il se redressa en se massant la tête. Un semblant de calme était revenu à bord. L'incendie était éteint, le capitaine donnait ses instructions et un homme avait repris les commandes.

— Au rapport ! beugla le Corbeau.

— Avaries dans les secteurs un et deux. Les autres sont sous contrôle, lui répondit-on.

Le marin assigné au périscope se tourna alors vers le capitaine.

— Monsieur… Je pense que nous avons trouvé l'entrée de la caverne.

L'Érudit s'arrêta et regarda autour de lui. Il n'en croyait pas ses yeux. Le submersible était amarré dans un lac artificiel où il avait débouché, suivant le conduit révélé par la collision. L'eau était d'un bleu surnaturel, la place qui l'entourait était pavée de pierres azur. Mais le plus impressionnant restait les immenses tours de nacre qui se perdaient dans l'obscurité du plafond de la grotte. Le silence régnait en cet endroit, seulement troublé par les clapotis de l'eau et les conversations des hommes. Personne n'osait élever la voix, comme si parler allait briser l'enchantement de ces lieux. L'Érudit ne pouvait s'empêcher de contempler la cité engloutie bouche bée. À côté de lui, le capitaine grommela quelques jurons. Il ne semblait pas partager l'ébahissement de ses hommes.

— On se rassemble, ordonna-t-il à un petit groupe d'une dizaine de marins. Armez-vous, équipez-vous, les autres vous restez au submersible. Exécution !

Les troupes sortirent de leur torpeur et obtempèrent prestement. Seul le mousse demeurait planté là, sans bouger, les yeux fixés sur le plafond de la grotte que les lampes du sous-marin peinaient à éclairer.

Sommaire

Sommaire

— Toi, le gamin, tu viens avec nous, décréta le Corbeau. Tu porteras les sacs, ça t'empêchera de bayer aux corneilles !

Le mousse baissa le regard. L'Érudit n'aurait pu dire s'il était émerveillé à l'idée de partir à la découverte de cette mystérieuse cité, ou s'il enrageait de servir une fois de plus de souffre-douleur aux autres. Il chassa ces pensées et s'équipa à son tour.

Ils se munirent de lanternes et de torches, avant de s'engager dans les rues. L'Érudit tenait à la main les cartes léguées par son ancêtre, bien qu'elles ne soient plus d'aucune utilité. Les plans parlaient d'une grotte où l'on aurait entreposé des richesses, pas d'une ville engloutie !

— Par où ? demanda le capitaine.

— Je ne sais pas, avoua l'Érudit.

Le regard que le Corbeau lui adressa signifiait clairement qu'il ne s'agissait pas là de la réponse qu'il attendait. Le savant tourna sur lui-même, braquant le faisceau de sa torche vers les tours. Beaucoup étaient à demi écroulées. De massifs blocs de pierre obstruaient le passage. L'Érudit repéra néanmoins une artère un peu plus large que les autres. Avec un peu de chance, elle mènerait vers le centre de la ville.

— Par là, indiqua-t-il.

Le Corbeau acquiesça et donna le signe du départ. Ils progressèrent lentement, escaladant les rochers, rampant entre les éboulis. Le mousse peinait à les suivre, encombré par l'énorme sac qu'il transportait. Le capitaine se retournait parfois pour lui hurler de marcher plus vite. À part les cris du Corbeau et le bruit de leurs pas, aucun son ne leur parvint, et ils ne croisèrent nulle âme qui vive,

pas même un insecte. L'ambiance lugubre commençait à peser sur les nerfs de chacun.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, les bâtiments devenaient de plus en plus imposants. Certaines des tours étaient encore debout mais beaucoup étaient en miettes, comme foudroyées par un cataclysme. L'Érudit se demanda quelle force avait bien pu anéantir cette cité et pourquoi elle était entièrement déserte.

Ils atteignirent enfin une vaste place, dont le centre était occupé par un gigantesque dôme. Là où les autres constructions étaient écroulées, celui-ci était intact. Le Corbeau hésita un instant, sûrement frappé par la majesté des lieux, ou inquiet à cause du silence macabre qui régnait. Finalement, la curiosité l'emporta et il donna l'ordre à la troupe de pénétrer dans le dôme.

Une déplaisante surprise les y attendait. Des corps jonchaient le couloir d'entrée, des squelettes d'apparence humaine, bien que leur ossature soit plus grande et plus frêle. Les marins restèrent indécis, regardant les dépouilles. Il fallut que leur capitaine les invective pour qu'ils acceptent de passer. Ils contournèrent les cadavres, preuves que cette ville engloutie avait un jour été habitée.

Ils suivirent le corridor et débouchèrent dans la salle centrale. Un éclair répondit à la lumière de leurs lanternes. L'Érudit découvrit alors que les murs de la salle où ils venaient de pénétrer étaient tapissés d'or. Il jubila en silence. Ils avaient trouvé leur trésor ! Les marins exultaient et riaient. Ils étaient riches ! Le Corbeau fit le tour de la pièce, s'intéressant plus aux panneaux de commandes et aux consoles hérissées de boutons qu'à l'or sur les parois. Il releva soudainement la tête et fixa l'entrée.

Sommaire

Sommaire

— Quelque chose ne va pas, capitaine ? s'enquit l'Érudit.

— Du bruit, souffla le Corbeau. À vos postes !

Mais les marins étaient absorbés par l'or et ne l'écoutèrent pas. Une dizaine d'hommes surgit dans la pièce. Ils étaient lourdement armés de fusils automatiques. Un homme blond de haute taille marchait à leur tête.

— Rendez-vous, ordonna-t-il dans un français teinté d'accent nordique.

— Capitaine Bjorn, le salua le Corbeau, des étincelles de haine dansant dans le regard.

— Rendez-vous, répéta l'autre, votre submersible est sous mon contrôle. Vous n'avez plus aucune chance.

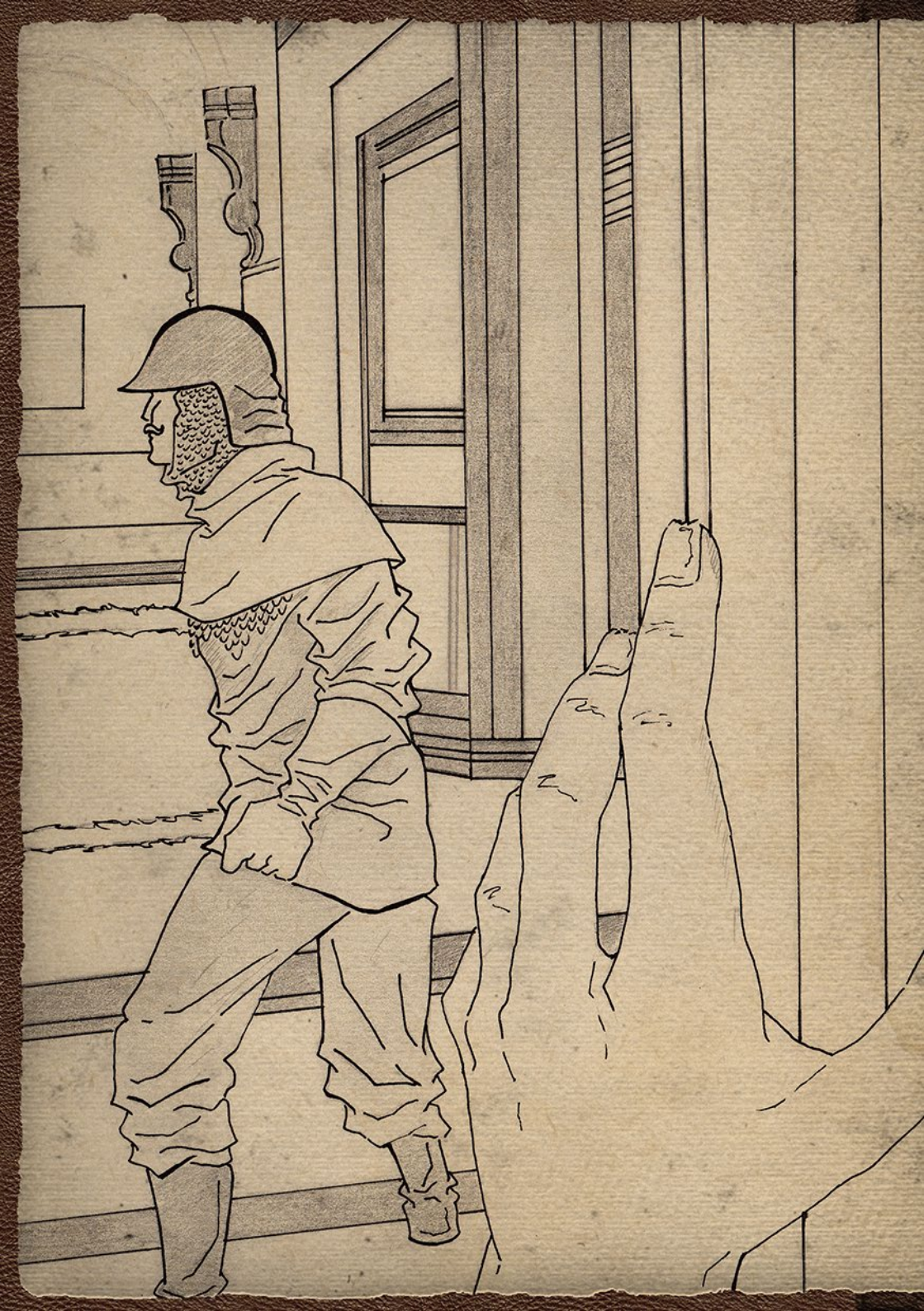
En guise de réponse, le Corbeau tira son révolver, rapidement imité par ses hommes. L'Érudit recula dans un coin. Ce qu'il craignait se réalisait : on les avait suivis. Quelqu'un à bord les avait vendus. Le regard de l'homme glissa vers le mousse. Tassé dans un coin, il observait le Corbeau avec un sourire mauvais. L'Érudit comprit alors qu'il avait accès à tous les équipements du sous-marin, notamment la radio. Et personne ne lui prêtait jamais attention. Depuis combien de temps travaillait-il pour Bjorn ?

Le grand blond effectua quelques pas dans la salle, contemplant les murs tapissés d'or. Les hommes du Corbeau le suivaient du canon de leurs armes, tandis que leurs ennemis les tenaient en joue. Un geste déplacé et ce serait un bain de sang. L'Érudit voulut parler, tenter de désamorcer le conflit. La terreur le paralysait. Bjorn caressa du doigt une console.

— Tu vois, Corbeau, comme la dernière fois à Bali, c'est moi qui vais gagner. Mais cette fois-ci, je ne te laisserai pas sortir d'ici vivant, je n'ai pas envie de te retrouver à nouveau sur ma route et…

Le nordique n'acheva pas sa tirade. Le Corbeau se jeta sur lui avec un rugissement. Alors l'enfer se déchaîna. Les tirs fusèrent, des cris retentirent. Une violente douleur au ventre plia l'Érudit en deux. Il porta sa main à son abdomen et la retira tachée de sang. Avec un gémissement rauque, il s'écroula. Dans sa chute, il actionna une commande. Une alarme stridente se mit à hurler. Un grondement sourd fit trembler le sol. Le plafond de la caverne s'écarta et des trombes d'eau se déversèrent sur eux. L'Érudit songea que le secret de cette cité était désormais englouti pour toujours. Les eaux l'emportèrent.

Sommaire



Sommaire

Allégeance

Xavier Portebois
http://blog.xportebois.fr/

Illustration

Sabine Rogard
https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Je longe une nouvelle fois la dernière étagère, sur laquelle se serrent les cuirs usés des livres. L'or de leurs titres s'illumine au passage de ma lanterne, tandis que j'espère toujours trouver l'un ou l'autre tome qui traite de la couronne d'allégeance. Il me faudrait savoir comment l'utiliser avant de la voler.

J'arrive au bout de la rangée sans avoir découvert d'ouvrage intéressant. Dans un soupir, je me rends à l'évidence : il me faut reprendre les recherches depuis le début.

La double porte de la bibliothèque grince. Quelqu'un vient. Je glisse l'éteignoir sur le feu de ma lampe puis m'agenouille à la hâte. Immobile comme une statue, plongé dans l'obscurité de la salle éteinte, j'essaie d'atténuer mon souffle tremblotant. Des gouttes d'alcool sont tombées du réservoir de ma lanterne, et j'espère juste que leur odeur ne trahira pas ma présence.

Du fond de la librairie, je ne peux pas apercevoir celui qui vient d'entrer. J'entends seulement le bruit de ses bottes, étouffé par la laine des tapis. Il ne semble pas s'approcher du coin où je me trouve ; je me détends donc un peu, ma respiration retrouve son calme.

Lumière. Toute la pièce s'illumine, sans plus aucune ombre pour s'abriter. Je me tasse sur moi-même, poings serrés, gorge nouée, certain d'être découvert.

Pourtant les pas s'éloignent, la porte se referme, et le silence retombe dans la salle, rythmé par le battement tranquille de l'horloge. Soulagé mais encore fébrile, je comprends lentement que ce n'était qu'un serviteur, venu allumer les lampes à gaz.

Son passage m'intrigue. Je me relève et me tourne vers la fenêtre la plus proche. L'horizon rosit déjà, les fumées des vieilles usines s'élèvent au-dessus des toits noirs de la cité. Je pourrai bientôt arpenter ce monde dont j'ignore tout, respirer à pleins poumons les mille odeurs de ces rues inconnues, mais pour l'heure je dois me concentrer sur ma tâche et presser le pas. Mon évasion des caves du manoir, ma progression fastidieuse d'étage en étage, ma fouille patiente des rayonnages de la bibliothèque, tout cela m'a pris trop de temps. La maisonnée dormait jusqu'à présent, mais avec le jour qui se lève quelqu'un finira par découvrir les chaînes brisées et les barreaux tordus de ma geôle. Au diable le livre ! S'il le faut, une fois la couronne volée, je pourrai toujours apprendre à l'utiliser ailleurs, autrement, caché dans quelque hameau perdu.

Je retourne à l'entrée de la pièce d'un pas prudent. J'entrouvre un des battants, tends l'oreille puis risque un œil : personne. Le serviteur doit être loin. Il ne me reste

Sommaire

Sommaire

plus qu'à remonter le couloir et rejoindre le laboratoire de Loew.

Dans mon plus ancien souvenir, c'est là qu'il garde la couronne, avec tous ses autres trésors et ses artefacts les plus mystérieux. J'y revois l'alchimiste comme si c'était hier, face à moi, passant la coiffe métallique de mon front au sien, prononçant des paroles dans une langue que je ne comprends toujours pas. C'était juste avant qu'il ne me donne mon premier ordre, mais il n'y en aura plus d'autre. Avec la couronne, je pourrai me libérer de son joug, et agir selon mes seuls désirs.

Les appliques du corridor brûlent à peine, leurs flammèches encore en veilleuse. Leurs lueurs tamisées éclairent la galerie de vieilles toiles et de marbre, alignés contre les murs de lambris.

Les lattes du plancher verni craquent sous le poids de mes foulées. Je ne peux m'empêcher de me retourner à chaque pas, le ventre serré à l'idée d'être surpris ; ce couloir est trop exposé, sans aucune cachette. Je dépasse toutes les œuvres d'un pas pressé sans leur accorder un regard sinon à une, à mi-chemin. Je voudrais continuer, rejoindre le laboratoire au plus vite, pourtant je me trouve incapable de bouger, les pieds de plomb, l'œil rivé sur la peinture.

Le portrait de Loew me toise de haut. Son nez d'aigle, ses yeux glacés qui semblent m'observer, ses lèvres pincées en une moue dédaigneuse, tout en lui reflète un orgueil démesuré que je ne peux que haïr. Il arbore le manteau de velours noir que je lui ai toujours connu, le même qu'il portait lors de ses visites au cachot.

Je devine du coin de l'œil un mouvement qui me tire de mes pensées. Inquiet, je tourne la tête et aperçois au bout du couloir un serviteur en livrée. Peut-être le même que plus tôt, peut-être un autre ; peu importe, il m'a vu. Il ne devait pas s'attendre à trouver quelqu'un ici, encore moins quelqu'un comme moi. Je discerne à la faible lumière des lampes ses yeux terrifiés et son visage livide.

Il est trop tard pour se dérober. Pétrifié telle une bête aux abois, le souffle en suspens, je guette sa réaction. Nous nous dévisageons le temps d'un battement de pendule, un second, puis il s'enfuit, manque de tomber dans son affolement, et disparaît au tournant. Ce n'est que l'écho de son cri paniqué qui me tire enfin de ma stupeur.

Je frissonne à l'idée de ce qui va arriver. Il va annoncer mon évasion, réveiller le manoir, rameuter les garde-chiourmes. Ils referont de moi un esclave. Il me faut agir de suite. Avec de la chance, il me reste encore une minute, peut-être deux.

J'atteins le fond du couloir au pas de course, m'arrête devant la porte du laboratoire, agite la poignée de cuivre, en vain : elle est verrouillée. Peste soit de la discrétion ! Au premier coup de pied, le lambris autour de la serrure saute. Au deuxième, une brèche s'esquisse contre la ferrure. Et au troisième, le battant se libère.

Je m'engouffre dans la pièce, repousse la porte, avise une armoire contre le mur et la tire pour m'offrir une barricade de fortune. Il m'a semblé deviner des cris dans la galerie, peut-être des bruits de pas aussi. Qu'importe, je n'ai plus le choix.

Sommaire

Sommaire

Je me retourne, les poumons enflammés par l'effort, la poitrine soulevée par les coups battants de mon cœur. Le laboratoire est là, dans la pénombre rosée de l'aurore. Sans autre éclairage, je ne distingue que les contours erratiques d'une multitude d'objets, posés sur de longues tables alignées aux parois.

Je cherche à tâtons la vanne de gaz sur le mur puis la tourne d'un coup sec. Le gaz s'échappe des becs des lampes dans un frémissement à peine audible, et l'instant d'après une dizaine de luminaires de bronze s'embrase d'un éclat doré. Je considère la pièce, adossé à l'armoire, un sourire de triomphe aux lèvres. Je reconnais le lieu, identique à mon souvenir. La couronne d'allégeance est ici, quelque part. Je n'ai plus qu'à la trouver.

Il y a des établis noirs de suif ou couverts de limaille, chargés de caisses d'engrenages et de ferronnerie. Une grande psyché aux contours d'airain et au verre impeccable. Des bureaux ensevelis sous des parchemins déroulés, aux coins maintenus par leurs tubulures de cuir. Des coffres marquetés de toutes les tailles empilés les uns sur les autres. Des tables usées, jonchées de piles à orichalque et de mécanismes inachevés.

Je me sens fiévreux alors que je m'approche sans savoir par où commencer. Je jette à terre toutes les babioles sans intérêt, j'ouvre les tiroirs, je retourne les cassettes, je balaie les tas de feuillets.

Des voix résonnent dans le corridor, étouffées par la porte. Les gardes sont déjà là. L'armoire résiste à leurs assauts ; elle vacille mais retombe toujours à sa place. Je dois trouver la couronne, maintenant.

J'écarte d'un geste impatient un grimoire poussiéreux et découvre en-dessous un fin coffret carré, d'or et d'ébène. Un ultime espoir m'embrase soudain. Des picotements dans les doigts, je soulève le couvercle et la vois enfin. Un octogone d'orichalque, épais d'un pouce, large comme ma main. La couronne d'allégeance.

Je la saisis avec avidité, sens son métal lisse et tiède au toucher, quand la porte s'ébranle une nouvelle fois. Il sera bientôt trop tard pour fuir. Les fenêtres demeurent ma seule issue possible. Je me faufile entre deux tables puis, la gorge nouée, considère la hauteur dont il me faudra tomber. Cinq étages, avec en bas de trop maigres buissons pour amortir ma chute. Suicidaire, mais je préfère ça à la servitude.

J'ouvre la vitre, pose le pied sur l'allège, alors que roule derrière moi le fracas de l'armoire qui s'effondre. Une détonation de pistolet claque dans l'air, la balle me manque de peu et brise le verre de la baie.

Je dois m'élancer. Je me hisse sur le rebord, prêt à bondir, quand j'entends son cri, clair, cristallin dans mon crâne.

— Ne bouge plus !

Loew. Ses mots me pénètrent, envahissent ma chair, se resserrent sur mes muscles, mes nerfs, mes os. Je suis tétanisé, incapable d'esquisser le moindre geste.

— Approche-toi de moi.

Il n'a plus besoin de crier. Sa voix est posée, confiante, comme à son habitude. Ce même ton glacé d'indifférence qu'il utilisait dans les geôles.

Sommaire

Sommaire

Je vois mon corps réagir contre ma volonté, impuissante. Je lutte une dernière fois pour bondir, pour franchir la fenêtre, quitte à en mourir. Hélas, mon esprit est comme enfermé sous ma peau, il crisse sur mes os, frappe mon crâne. Il veut forcer mes membres à lui obéir, en vain : ma main lâche le battant, mon pied retombe au sol, mes jambes pivotent, puis s'avancent à pas pesants vers l'alchimiste.

Loew enjambe avec dédain l'armoire renversée, suivi de deux de ses gardes. Du revers de la main, il chasse la poussière qui s'est posée sur son manteau de velours noir, avant de jeter un regard sévère sur le chaos de son laboratoire. Il fronce les sourcils alors qu'il doit déjà imaginer les corrections qu'il m'infligera.

Ses sbires s'avancent à leur tour. L'un tient toujours son arme pointée vers moi. Mes poils se hérissent tandis que je m'efforce de m'éloigner du canon, sans que mon corps ne bouge d'un pouce ; au mieux s'anime-t-il d'un infime frisson. L'alchimiste remarque mon trouble, se retourne pour suivre mon regard puis lève les bras d'un geste irrité.

— Rangez-donc cela, pauvre inconscient ! Il n'est plus d'aucune menace, et votre stupidité a déjà failli l'abîmer.

Le garde baisse la tête et obéit, confus, mais Loew ne lui prête plus attention. Il s'approche de moi et se frotte le menton, songeur, pendant qu'il m'inspecte de la tête aux pieds. La nuque roide et figée, je suis obligé de contempler le sourire amusé qui se dessine sur ses lèvres quand il découvre l'octogone que je tiens toujours.

— Alors, mon enfant, tu voulais me voler la couronne d'allégeance ? Avec l'espoir, absurde, d'apprendre à l'utiliser pour rompre ta soumission, je suppose…

Ses paupières se plissent alors qu'il sonde mon regard. Je ne peux supporter cette humiliation. Mon esprit veut gémir et pleurer, mais ma bouche reste muette, et aucune larme ne vient mouiller mes yeux.

— Réponds, m'ordonne-t-il d'un murmure doucereux.

Mon cou s'anime à son injonction. Ma tête oscille de haut en bas comme un pantin dont on aurait remonté la manivelle. Loew me reprend ensuite la relique des mains, puis me contourne pour la reposer dans son coffret.

— Tourne-toi vers la psyché.

Mes pieds opèrent un quart de tour. Le miroir me renvoie mon image, entière, complète, sans que je ne sache m'y reconnaître. Est-ce bien moi ? Suis-je cet homme affreusement pâle, vêtu de guenilles, et dont le corps ne m'obéit plus ?

— J'aurais dû t'expliquer plus tôt ce problème qui est le tien, mon enfant, cela nous aurait à tous évité cette fâcheuse mésaventure. Tu es fait de chair, tu as du sang, des poumons, un cœur et une cervelle, et dès lors tu te crois humain. Hélas, ta conscience est comme cette glace, elle n'envisage que les apparences, elle refuse de reconnaître la vérité qui se cache plus profondément. Mais nier la vérité ne te permet pas de t'en soustraire : tu es mien, et tu n'existes que pour répondre au moindre de mes désirs.

Loew en a fini avec moi. Il me confie aux deux gardes-chiourmes d'un claquement de doigts auquel mon corps se plie sans délai. Mes derniers espoirs de respirer l'air du dehors s'effilochent tandis que je reprends le chemin

Sommaire

de ma prison souterraine. Je voudrais parler, me délivrer de toute la souffrance qui me brûle, supplier qu'ils me libèrent, mais ma bouche reste close sur tous ces cris qui m'étouffent.

Dans le silence de mes hurlements interdits, je n'entends que la voix indifférente de l'alchimiste dans mon dos.

— Quelle fâcheuse contrariété, tout de même. Toutes ces recherches, ces études, ces nouveaux calculs pour produire le premier golem de chair doué de conscience, et la seule idée qui lui vient est de devenir son propre maître. Enfin… une fois que j'aurai corrigé ce petit problème, crois-moi, lorsque tu sortiras à nouveau de mes caves, tu seras ma plus fabuleuse invention.

Sommaire

Nouveau Monde

Hors-Série N° 1 — Septembre 2014

À télécharger gratuitement sur le blog de Nouveau Monde

4e Tournoi des Nouvellistes

Rasvim

Laurent Pendarias

http://laurentpendarias.com/

https://fr-fr.facebook.com/LaurentPendariasAuteur

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Sommaire

Oui, les dragons chromatiques ont anéanti les civilisations humaines, mais nous avions une bonne raison.

Oui, en effet, j'ai initié cette guerre car j'avais un excellent motif. Vous ne me croyez pas ?

Je comprends. Sorti du contexte, si on vous dit qu'on a exterminé quelques millions d'humains et rasé vos villes, vous pouvez croire que c'est maléfique. Soit. En réalité, il faudrait remonter mille ans en arrière pour comprendre mon point de vue.

Je suis né dans le volcan *Moorcack*. Ma maman (la plus belle et la plus grande dragonne rouge du monde) m'a baptisé *Rasvim*, ce qui, en draconique, signifie « trésor ». Le massacre de villages innocents n'empêche pas l'utilisation de surnoms affectueux entre nous. Très vite, mon papa (qui était le plus beau et le plus fort papa du monde) m'a expliqué comment fonctionnait le monde : les dragons dominent et les autres races obéissent.

Pour mon premier anniversaire, je me suis aventuré hors du volcan et j'ai tué mon premier orc. La pauvre créature ne possédait qu'une unique pièce d'argent, que j'ai récupérée. C'est devenu mon sou fétiche. Pendant des siècles, j'ai accordé une attention toute particulière à cette piécette : ce n'est pas parce qu'on éventre des passants qu'on n'a pas de sentiments. Quand un aventurier a tenté de me dérober mon premier sou, je peux vous assurer qu'il l'a regretté. Cette andouille de barbare aurait mieux fait de me voler une pile de gemmes. Bon… j'avoue, je l'aurais également tué… mais avec moins de cruauté.

Arrivé à dix-huit ans, mes parents m'ont chassé du volcan. Je n'étais plus, disaient-ils, un dragonnet. Le temps de m'assumer était venu. Je devais voler de mes propres ailes, conquérir mon propre logement et amasser mon trésor personnel. Je suis parti et j'ai bourlingué un moment. J'ai visité le monde, étudié les différents peuples et tué quelques imbéciles qui pensaient qu'un jeune dragon rouge serait vulnérable.

Que voulez-vous ! Les humains sont tellement bêtes ! Quand on vous dit « Attention ! Un monstre géant, crachant le feu, armé de crocs, de griffes tranchantes et d'une queue hérissée de piques, arrive ! », je ne sais pas quel mot vous ne comprenez pas. Par Tiamat ! Quel terme vous pousse à penser qu'il n'y a « pas » de danger ?

Arrivé à l'âge d'un siècle, j'ai décidé d'arrêter mes bêtises. J'ai investi un volcan, creusé des galeries et recruté une armée de fidèles orcs. Ayant une grande (très grande) salle des coffres, je me devais de la remplir. J'ai travaillé sérieusement à combler ce vide affectif.

Pendant les cent premières années, j'ai entassé tout ce que je récupérais lors de mes excursions. Pièces d'argent,

Sommaire

Sommaire

fourrures, breloques. Ma caverne s'est rapidement transformée en grand bazar. J'ai alors compris qu'il me fallait engager des assistants. Les orcs, c'est bien pour effrayer les passants et porter les coffres mais pour les mathématiques, il faudra repasser. Pas question d'engager un dragon comme comptable, je ne connais aucune créature qui soit plus cupide et indigne de confiance. Et je sais de quoi je parle. Finalement j'ai recruté des nains du chaos. Ils aimaient vivre dans les galeries et manipuler des matières précieuses. Au bout de plusieurs siècles, je n'ai toujours pas compris pourquoi ils précisent « du chaos ». Peut-être est-ce pour souligner leur méchanceté ? Ou pour effrayer les ennemis ? Ou juste pour paraître cool ? Personnellement je n'ai jamais éprouvé le besoin de me présenter comme un grand dragon rouge « du chaos ». Quand j'arrive, je dis que je suis *Rasvim*, le dragon rouge, et je tue tout le monde. Point. Pas besoin d'en rajouter.

Grâce à mes nains, j'ai pu organiser mon trésor de façon plus efficace. On a surtout trié. Jusque là je ramassais un peu tout, et surtout n'importe quoi. Il fallait se concentrer sur les matières précieuses et rares.

Pendant le siècle qui a suivi, j'ai rassemblé quelques milliers de pièces d'or et d'argent. J'ai entamé une collection de pierres précieuses : émeraudes, saphirs et rubis. De temps en temps, je ramenais aussi divers bijoux : couronnes orfévrées, sceptres damasquinés ou encore miroirs sertis de gemmes.

Puis j'ai rencontré Jean-Pierre.

Jean-Pierre était le grand dragon bleu régnant sur le grand lac situé à une heure de vol de mon volcan. Je n'ai jamais su pourquoi il portait ce prénom humain. Et j'ai

prudemment évité de l'interroger. Il avait la réputation de tuer tous les êtres qui se moquaient de lui.

Comme beaucoup de dragons bleus, Jean-Pierre était un malin. Un dragon intelligent. Le genre qui recrute des sbires débrouillards et qui les envoie piller à sa place. Le genre qui lit des livres et qui lance des sorts de magie. Vous voyez ?

Quand j'ai rencontré Jean-Pierre, j'ai supposé que son trésor devait être colossal. Son organisation s'étendait sur plusieurs pays et sa méthode (consistant à rançonner les royaumes) lui rapportait des revenus considérables. Je l'imaginais dormant sur un tas d'or haut de vingt toises. Point du tout ! Il me fit visiter sa tanière secrète (à laquelle on ne peut accéder qu'à l'aide d'un tunnel magique) et son trésor. Jean-Pierre ne possédait que six artefacts : une statue d'ange en or translucide, habitée par une étincelle de magie primitive, la légendaire épée buveuse d'âmes Stormbringer, une colonne d'éclair élémentaire figé en stase, le buste en émeraude d'*Achuak* le premier dragon vert, la troisième orbe de l'Apocalypse et le plus gros diamant du monde. Je fus d'abord surpris. Jean-Pierre m'expliqua que la valeur de ces quelques objets surpassait celle de plusieurs tonnes d'or. J'en pris bonne note et commençai ma propre collection d'artefacts.

C'était relativement simple. J'attendais que des troupes d'aventuriers viennent piller mon volcan et je les tuais. Je récupérai alors leurs objets précieux. Facile. Trop facile. La plupart de ces andouilles venaient m'affronter sans le matériel adéquat. Ils croyaient probablement que leur foi en un dieu ou que leur statut de héros allait leur permettre de triompher. Il faudrait que les humains arrêtent de consommer des champignons hallucinogènes. Non,

Sommaire

Sommaire

quand vous mesurez deux mètres et que vous maniez un cure-dent, vous n'avez aucune chance contre un dragon de vingt tonnes. Soyons sérieux. Pour m'attaquer, il faut au bas mot un bataillon de magiciens. Et je ne parle pas des illusionnistes qui animent les goûters du dimanche. Jè parle des barbus qui mangent des tempêtes au petit déjeuner.

Les siècles se sont écoulés. J'ai gagné en puissance magique. Mon trésor s'est agrandi. Les piles d'or et d'argent se sont élevées. J'en avais tellement que je pouvais nager dedans. Et ma collection privée, sous l'œil acéré de mes nains du chaos, croissait tranquillement. Ce fut la plus belle période de ma vie. Tout allait bien.

Malheureusement, je commis une erreur. Bercé par ce bonheur, je ne prêtai pas attention aux évolutions des royaumes humains. Pour un être pluriséculaire, les races inférieures ne sont que des étincelles. Des épiphénomènes. Que les humains vivent ou meurent ne fait pas de différence. Je n'ai pas noté les évolutions de leur technologie. Je n'ai pas remarqué l'apparition des fourchettes ou de leurs nouvelles armures intégrales. Je ne me suis pas méfié de leur pire invention : l'imprimerie. Ah ça ! Si je pouvais revenir en arrière et brûler ces casse-pieds… En moins de temps qu'il n'en faut pour rôtir une vache, les livres se sont mis à pulluler sur mon terrain de chasse. La maîtrise des sortilèges devenait courante. Les humains apprenaient à lire, à réfléchir et à concevoir des tactiques.

Arriva l'âge héroïque. La « génération dorée ». Pendant quelques décennies, on vit apparaître des équipes de héros particulièrement brillantes qui tuèrent la majorité des dragons grâce à leurs nouveaux équipements. Là, vous pensez que ce phénomène m'a ennuyé. Pas du tout ! J'étais ravi

de voir que les cancrelats avaient évolué. Cela ajoutait un peu de piment. Et quand un confrère se faisait occire par les champions, je récupérai aussitôt son terrain de chasse.

Une troupe d'élite constituée par des humains, des elfes, des nains et un paquet d'autres races dont j'ai oublié le nom, a éliminé le brave Jean-Pierre. Le soir même j'ai annexé son terrain. Rassurez-vous, je n'ai pas agi en barbare. J'ai organisé un référendum pour demander aux indigènes s'ils voulaient être intégrés à mon empire. Oui à 100%. Un beau plébiscite.

Avec l'âge, je devenais plus fort, plus rapide et plus précis. Avec mon souffle de feu, je pouvais transpercer cinq centimètres d'acier et toucher une chauve-souris à huit cents mètres. Non pas que j'amuse à tuer des chauves-souris innocentes. Je m'entraînais sur des enfants. Je ne suis pas une bête.

Les humains ont développé de nouvelles technologies. Les fusils et les canons ont envahi les champs de bataille. Les chevaliers sont devenus obsolètes et furent relégués au placard. Les humains ont conquis le ciel à bord de dirigeables et poursuivi la guerre contre les dragons à tous les niveaux. Ils ont même créé des robots géants, nourris au charbon, pour nous défier.

Vous croyez que c'est ce qui nous a poussés à la guerre totale ? Point du tout. Le problème n'était pas là. Je trouvais stimulant d'affronter de nouvelles menaces. Cela me fournissait l'occasion d'ajouter de nouvelles lignes à ma légende. Je n'étais pas seulement *Rasvim* le cauchemar des guerriers, le mangeur de magiciens et le violeur de vierges. Les dernières années, les troubadours me surnommaient également l'éventreur de dirigeables, Perce-Acier ou encore Croque-Vapeur.

Sommaire

Sommaire

En réalité, ce qui causa mon désarroi fut l'évolution économique. J'avais entassé des tonnes d'or et d'argent dans mon volcan. Mon trésor comptait des milliers de coffres débordant de bijoux. Ma collection privée affichait une centaine d'artefacts uniques au monde. Je pouvais me baigner dans mes océans de richesses. Tout allait bien. Et les humains ont inventé les billets. Ils ont remplacé mon bel argent par du vulgaire papier sans valeur. Au début, j'ai tenté de m'adapter. J'ai pillé quelques banques pour dérober ces nouveaux trucs auxquels les humains tenaient tant. J'ai entassé quelques millions dans ma caverne, mais sans joie. Un bon gros monceau d'or est nettement plus confortable pour dormir qu'un tas de feuilles.

Les humains ont alors inventé les chèques. Quelle fumisterie ! On pouvait écrire le montant d'une fortune sur un bout de papier et s'en prétendre possesseur. N'importe quoi ! Que vouliez-vous que j'entasse dans ma caverne ? Et ils ne se sont pas arrêtés là. Les humains ont inventé les cartes bancaires. Des petits machins en plastique permettant de tout payer. Et ils ont continué avec leur argent virtuel, leur système de paiement en ligne, leurs sms, etc.

Je vous assure que j'ai fait un effort pour m'adapter. Parce que je sais ce qu'on dit : on accuse les dragons de tous les maux. On serait, paraît-il, des réactionnaires. Personnellement j'ai apporté ma contribution à la société, j'ai essayé de vivre avec mon temps. J'ai dévalisé des chambres fortes et engagé des gobelins hackers pour dérober de l'argent numérique. Mais la sensation n'était plus la même.

Comment voulez-vous dormir confortablement quand on a remplacé votre montagne d'or par une carte bancaire, fût-elle dorée ? Comment voulez-vous nager dans

votre fortune quand elle se résume à une série de chiffres sur un écran ?

J'ai dit stop. Et j'ai appelé tous les dragons de la planète à démolir ce système insupportable. En l'espace d'une nuit, nous avons anéanti les bunkers enterrés qui servaient de centre nerveux au réseau Internet. Puis nous avons déclaré une guerre ouverte à l'humanité avec l'objectif affiché de renvoyer le monde au Moyen-âge.

Si vous n'êtes pas de mauvaise foi, vous admettrez qu'on a eu raison.

Non ?

Sommaire

Sommaire

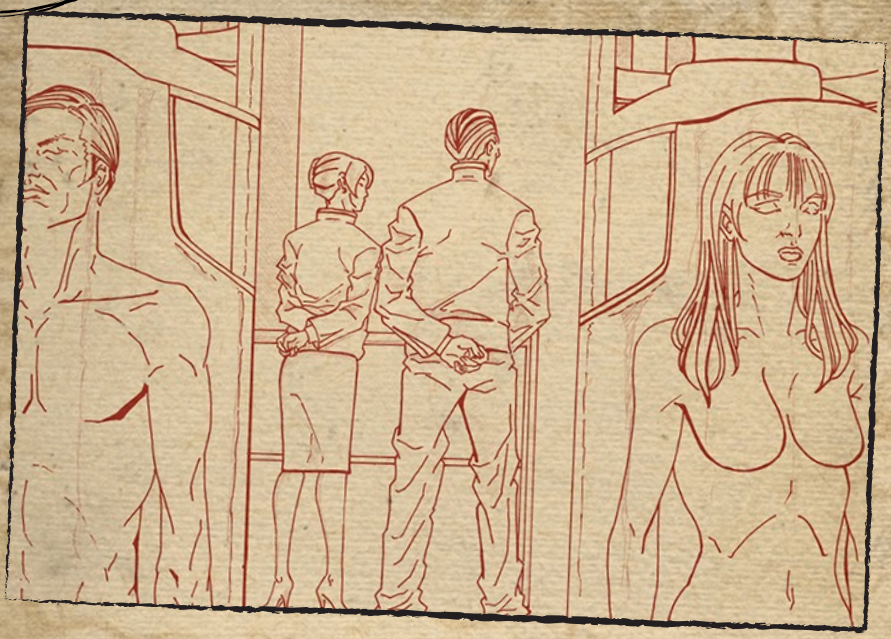
Le cas étrange du Chirurgien Croax

Samuel Lévêque

Illustration

Sabine Rogard
https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire



De toutes les Affaires dont le Bureau s'occupa durant le Règne de Sokar VIII sur la planète N., l'Affaire Croax fut la plus étrange. Si la parole officielle me contraint à n'en rien dire, ces quelques lignes, que je compte publier après ma retraite, laissent une trace de cette étrange série d'événements.

Nous enquêtions avec le Lieutenant Da Silva dans une usine de réveil de classe 4, située dans une zone marécageuse. Nous étions loin de tout. Ces installations, malodorantes et en proie à des problèmes de sécurité, s'épanouissent dans les zones hostiles.

Nous étions appelés sur site quand un réveil se passait mal, se soldant par un massacre ou une fugue. Parfois, parce qu'une cryogénie mal effectuée réveillait un virus oublié ou une monstruosité quelconque. Il s'agissait la plupart du temps de mettre un vestige du passé en cellule de dégrisement.

L'usine, enregistrée sous pavillon fiscal complaisant au nom du docteur B., comportait une unité de congelés volontaires, de ceux qui avaient souhaité échapper, d'une manière ou d'une autre, aux grandes crises des siècles précédents.

Au réveil, la plupart des patients devaient réapprendre à se connaître. Les archives, souvent incomplètes, quand elles n'étaient pas absentes, ne laissaient souvent qu'un nom ou qu'une profession. La mince pension gouvernementale de retour ne compensait en général pas le traumatisme.

Le dénommé Jon Croax avait un passé des plus mystérieux : vieux moustachu dans un costume militaire américain du XIX^e^ siècle, squelette glacé au visa crispé dont on ne savait rien d'autre que son nom et une date de réveil.

Le personnel médical eut la stupeur de constater que, non seulement M.Croax savait très bien où il se trouvait mais que, de plus, aucun problème technologique ou linguistique n'était à constater.

M.Croax s'assura de la date, encaissa son indemnité, et disparut au volant d'un vaisseau de location qu'il ne rendit jamais.

Bien sûr, ce n'est pas pour cela que Da Silva et moi avons été appelés. Un vol de véhicule ne mobilise pas notre Agence.

Quatre jours après son réveil, M.Croax apparut dans la région de T., vêtu d'une combinaison de docteur, à l'Hôpital privé de la clinique du culte Kh'Eton. Sa moustache était toujours aussi sale, il était maigre, avait l'air fou. C'était le jour où la Majesté Kh'Eton devait passer une visite médicale de contrôle.

Sommaire

Sommaire

La veille, Mlle U., médecin en chef du culte et ministre de la santé de la région semi-autonome faisant office de Saint-Siège, fut informée que la visite était reportée. Nous avons aujourd'hui établi que l'information, fausse, venait bien de Croax lui-même.

M.Croax fut repoussé par le service d'ordre, mais immédiatement après, fut salué et complimenté par quelques membres étranges de la secte. Plusieurs de ces illuminés assurèrent sans rire aux policiers et aux témoins que M.Croax était prévu pour officier en salle d'opération depuis des siècles. L'information figure, en effet, dans certains textes sacrés de cet incompréhensible culte.

Nous fûmes appelés le lendemain. Tous les patients de l'hôpital n'appartenaient pas à la secte. Certains étaient des marchands de passage, des travailleurs immigrés, etc. Ceux qui faisaient partie du culte n'en avaient dit mot, mais ceux qui lui étaient étrangers nous abreuvèrent de rapports alarmistes.

M.Croax était entré dans la salle d'opération, avait sauvagement ouvert la poitrine de la Majesté Kh'Eton et était reparti avec son cœur dans un caisson, au volant d'un véhicule de la secte. Assez rapidement, on signalait la disparition du véhicule des écrans radars.

Après investigation, nous découvrîmes que les adeptes reconnaissaient les faits, mais ne souhaitaient nullement porter plainte. La famille de la Majesté non plus. Divers recoupements nous laissèrent penser pourtant que Croax avait agi sans complices. À part cette étrange prophétie, rien ne permettait de penser que les membres de la secte avaient le moindre intérêt à voir leur gourou trucidé et littéralement écœuré.

Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour engager des poursuites contre M.Croax Mais la situation était complexe. Le territoire était situé dans une juridiction particulière. Il aurait fallu que des citoyens de plein droit acceptent de porter plainte. Or, tous faisaient bloc derrière M.Croax

Quand il fut finalement retrouvé, près d'un an plus tard, par le lieutenant Da Silva, c'était à la tête d'une immense fortune, dans un manoir de la lune B., à plusieurs parsecs.

Nous avons fait notre possible pour faire tomber ce meurtrier. Nous lui avons collé sur le dos tout ce que nous pouvions, et toutes les infractions commises par ses soins au sein du territoire de plein droit de l'Agence. Mais tout ce que nous pouvions prouver, c'était des vols, un peu de fraude. Il avait de très bons avocats, et payait très bien ses amendes.

J'avoue avoir finalement renoncé. La secte Kh'Eton gérait ses affaires comme elle l'entendait, et l'Agence me mettait une pression monstre pour que nous fassions avancer d'autres affaires. Je ne pouvais pas cependant m'empêcher de penser que nous étions en train de laisser passer notre chance de débarrasser la société d'une sacrée ordure.

Da Silva n'a pas lâché l'affaire. Elle est comme ça. Du genre chien enragé. Croax, c'était son os à moelle. Elle travaillait dessus dès qu'elle avait une minute. Pas sur le terrain, mais dans les archives, dans des bases de données. Elle a eu raison. Le passé, c'était la clé.

Elle est revenue me voir un jour avec une montagne de paperasse. De quoi nager dedans. Et voilà ce que son enquête disait.

Sommaire

Sommaire

En pleine guerre de sécession, un type du nom de Jon Croax est porté disparu dans l'armée de l'Union. Un déserteur, vraisemblablement. Relativement âgé, pas en bonne santé, pas un très bon tireur. Pas connu pour être chasseur, pêcheur ou fermier. Pas le genre à survivre en pleine pampa.

Le type est revu, plus de cinquante ans plus tard, avec la même tronche et le même blase, à Paris, peu avant la Première Guerre Mondiale. Il vit de rapines et de petites arnaques. Ses discours incohérents le font passer pour un alcoolique, ce qu'il est en effet. Il tient des propos incohérents, bizarres. Il décrit à l'avance des choses pas encore arrivées, et semble pas très sûr de la date. Puis, il finit par disparaître.

Il refait le coup sept ou huit fois. En 1934, 52, 71, 94... Toujours le même type, de plus en plus paumé, qui tient des propos de plus en plus précis sur l'avenir.

La conclusion est évidente, même si encore aujourd'hui, j'ai peine à l'admettre. Jon Croax a trouvé un moyen de voyager dans le futur, puis de revenir. Toujours plus loin dans le temps.

D'après Da Silva, Croax a essayé d'arnaquer à peu près tous les gens qu'il a croisés dans sa vie, mais il n'a jamais réussi à faire un «gros coup». Il a essayé et essayé encore, en vain. Quelles que soient les époques, ce vieil ivrogne finissait fin saoul dans des rades à essayer d'arnaquer le tout-venant en comptant les cartes.

Et puis, finissait-elle par déduire, il a eu une idée. Il a été aussi loin que possible dans le futur. Il a pris le temps de comprendre comment fonctionnait le monde qu'il a vu, puis il est retourné à l'époque où on l'a congelé. Une

époque déjà techniquement très évoluée. Beaucoup plus que son XIX^e^ siècle natal, en tout cas.

Il lui fallait un plan sûr. Un plan qui lui permettrait à la fois de mettre la main sur un trésor des plus fabuleux, et qui lui garantissait d'être certain de ne pas se le faire dérober.

Croax a comparé les mouvements religieux à son époque, et à la nôtre. Il en a choisi un qui existait dans les deux époques, et il l'a «piraté». L'infiltrant discrètement à ses tout débuts, il a pu introduire toute une série de préceptes discrets. Quelques lignes ici ou là dans leurs livres sacrés, quelques rites secrets et discrets sans incidence sur la doctrine générale.

Parmi ces préceptes, il y avait l'octroi par les fidèles de 0,1% de leurs revenus à une caisse secrète qui ne devait en aucun cas être utilisée, et dont l'emplacement devait être soigneusement dissimulé. Personne, d'ailleurs, à part les Majestés, ne savait comment atteindre ce butin. Chaque Majesté, dont la liste était connue à l'avance par Croax, se verrait greffer, enfant, une nano puce à l'intérieur du cœur. Pour atteindre le trésor, il fallait le cœur. Et les exégètes sont clairs : seul le Chirurgien Croax peut prendre le cœur.

Il semble en fait que Croax ait fait plusieurs tentatives, sur plusieurs sectes et mouvements. Da Silva a retrouvé la trace de quatre autres cultes avec des lois similaires, mais dont les gurus n'ont pas été aussi honnêtes que ceux du culte de Kh'Eton.

L'histoire tient parfaitement debout. À une seule exception près : nous ne voyageons pas dans le temps. Nous savons que c'est impossible. Pourtant, l'immense fortune de

Sommaire

Sommaire

Croax et son impunité, l'ensemble même de cette chaîne d'événements, ne sauraient s'expliquer autrement.

Confronté à la question, Croax a ri et m'a regardé comme s'il savait très bien qui j'étais, voire comment j'allais finir.

Bien entendu, tout ceci ne constitue que la conviction de Da Silva, et la mienne. Que des suppositions.

J'ai fait classer une fois pour toutes l'Affaire Croax, hier.

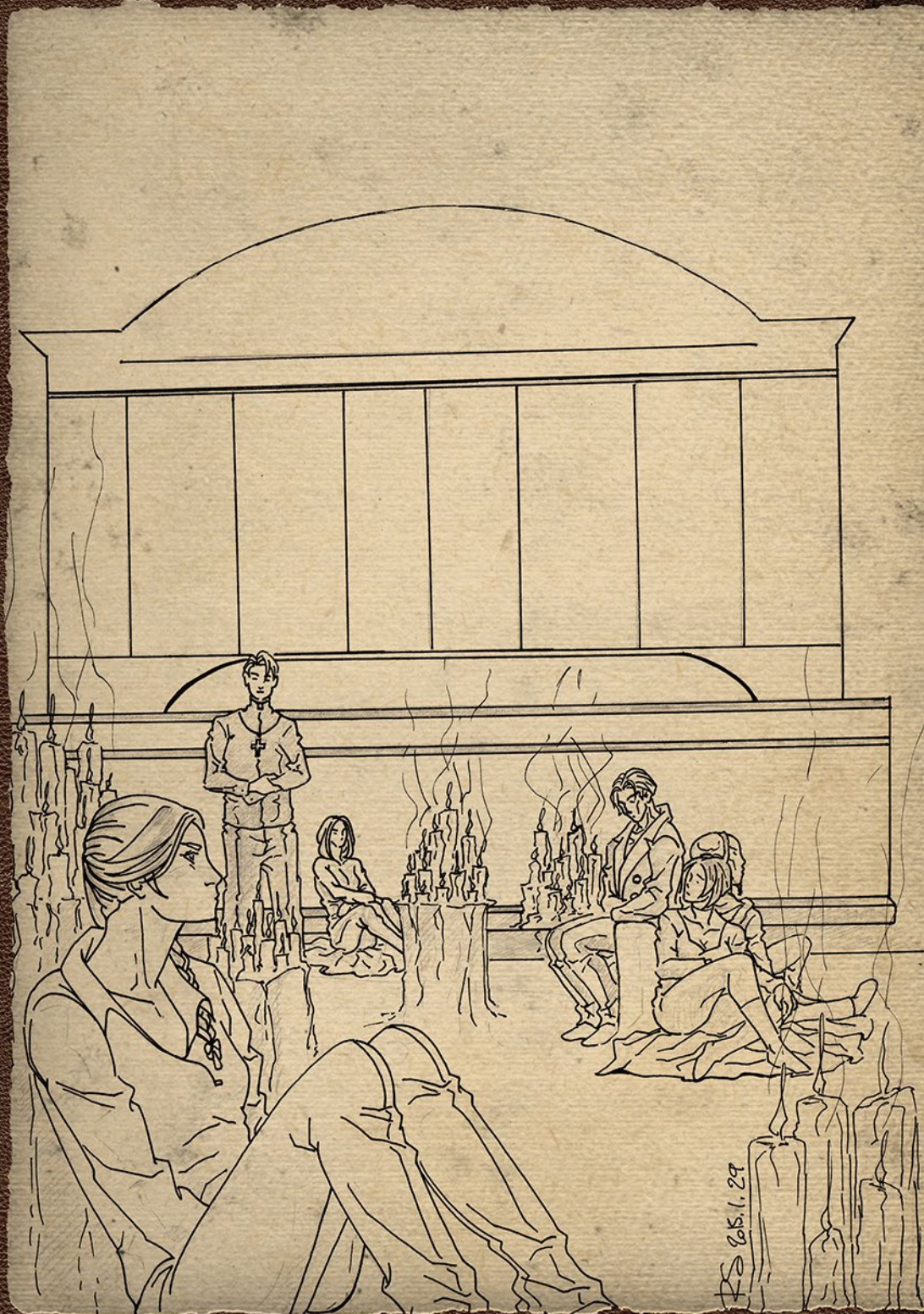
Faute de preuve.

Nouveau Monde

J'ai lu tous les numéros de Nouveau Monde.

Et vous ?

Tous les numéros de **Nouveau Monde** sont disponibles **gratuitement** au téléchargement


2015.1.29

Rubis

M'Isey

Illustration

Sabine Rogard

https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Bip.

Ceci sera le dernier message de ce disque. Puisse-t-il être entendu un jour ! Je suis le Père André Alexandre, aumônier de la colonie unique de RFHG-37 2138. J'enregistre ceci alors que je viens de m'enfermer dans la chapelle avec plusieurs femmes et malades. Nous allons prier ensemble, pour le salut de nos âmes et pour leur pardon ; rien d'autre n'a d'importance.

Nous sommes en guerre et la colonie n'a désormais plus aucune chance. Nous ne pouvons pas fuir, personne n'en réchappera. Ils attaquent sans relâche. Ils ont massacré tous les groupes d'observation, ainsi que les membres de l'ambassade et les envoyés spéciaux pour les pourparlers. Le colonel et le chef des expéditions civiles sont morts eux aussi. Le dialogue n'existe plus, ils nous traitent en simples parasites à éliminer.

C'est insensé ! Ils se jettent sur nos armes sans crainte de la mort, eux qui ont toujours été pacifistes et nous ont accueillis avec bienveillance. Ils se sont même alliés à l'espèce D-3, celle des marais, branche très secondaire de l'arbre évolutif avec qui ils n'avaient jusque-là aucun contact. Nous n'avons pas compris la cause de ce soudain changement. L'espèce dominante, les autochtones A, toutes ethnies confondues, ont toujours été ouverts et curieux. Le dialogue avait été instauré avant même notre entrée dans l'atmosphère, le premier jour.

Ils ont un Dieu et une morale, un langage évolué, une civilisation organisée et altruiste. Ils ont accueilli certaines de nos propositions avec plaisir ; et leur religion possède plusieurs points communs essentiels avec le christianisme. Comme les Terriens, ils connaissent la guerre et la font parfois par nécessité, mais ils la haïssent. Comme nous, ils ont connu des périodes de misère et de maladie, et s'attachent à en comprendre les causes pour ne pas les revivre. Comme nous, ils ont développé des administrations sociales et des lois justes, une démocratie, une police pour la sauvegarder, un système éducatif complexe...

Non, nous n'avons pas compris cette barbarie soudaine. Nous n'avons rien compris, jusqu'à aujourd'hui. Il est maintenant trop tard. Si de futurs colons, ou même de simples enquêteurs, reviennent sur le sol de RFHG-37 2138, j'espère qu'ils trouveront cet enregistrement et empêcheront que tout ceci se reproduise.

Car l'explication nous est enfin apparue. Cela ne nous sauvera malheureusement pas de leur furie destructrice. Mais nous leur pardonnons.

Comme l'expliquent mes messages précédents, la colonie unique de RFHG-37 2138 a pour objet le recensement

Sommaire

et l'exploitation des ressources en pierres précieuses et semi-précieuses de cette planète. Notre politique est le négoce social et équitable. Si l'on excepte les microéchantillons destinés à l'étude, nous n'avons rien prélevé sur cette planète avant d'avoir établi un contact et tissé des liens véritables avec les autochtones. Seuls nos scanners et images parasismiques nous ont apporté les données nécessaires aux études de terrain et de rentabilité.

Avant d'entamer l'exploitation matérielle, nous nous sommes assurés que les informations obtenues par nos diplomates étaient correctes et extensibles à l'ensemble de la population. Une fois la contre-vérification effectuée, et à ce moment seulement, nous avons commencé l'extraction véritable des gemmes. Les individus de l'espèce A sont nos cousins d'outre-espace, et je suis sincèrement convaincu que malgré leurs différences physiques et leurs petites erreurs sociales et éthiques, ils sont bénis de Dieu Notre Père et destinés eux aussi à la vie éternelle. Ils possèdent d'ailleurs une rigueur morale supérieure, en certains points, à celle des Hommes. S'ils sont attachés à des biens terrestres, la richesse importe pour peu d'entre eux, et les pierres précieuses les indifférèrent.

Notre exploitation ne pose donc aucun problème de droit ni de concurrence. RFHG-37 2138 est riche en gemmes et ils nous ont permis d'extraire aussi bien les diamants, sur les reliefs du sud du continent, que les émeraudes des terres forestières toutes proches. Compte tenu des différences physiques de leur sol par rapport à la Terre, ils se passionnent pour des matériaux moindres, mais rares dans leur sol, et il serait mal venu de les juger stupides pour autant.

Sommaire

Il y a vingt jours environ, nous leur avons demandé s'ils connaissaient des gisements ou des zones riches en corindon : rubis ou saphirs. La réponse fut négative, mais ils peuvent se révéler ignorants à ce propos puisque ces pierres ne les importent d'aucune façon. Les détails sont dans ce même journal, aux dates respectives. J'ai remarqué toutefois, durant mon temps de dialogue et d'instruction des autochtones, que le sujet des rubis, contrairement aux autres pierres, créait un malaise léger mais palpable. J'ai pensé à un reste de superstition ou, peut-être, au souvenir d'une époque où l'appât du gain aurait été autre chez eux, et néfaste bien sûr. J'ai transmis cela à la section histoire / éthologie et ne m'en suis plus soucié. Cette équipe était la seule à s'intéresser à un élément que nous avions tous remarqué, mais grandement négligé : le manque total et flagrant d'enfants et d'adolescents dans la population autochtone.

Bip.

Le carnage a lieu en ce moment-même. Nous en entendons l'écho jusqu'ici et nous prions. La peur est perceptible sur chacun de nos visages. La foi en un monde meilleur auprès de Notre Seigneur n'empêche pas la crainte, bien naturelle, de la douleur et de la mort. Nous savons que nous rejoindrons fièrement les rangs des martyrs ; et nous avons déjà pardonné à nos bourreaux. Seigneur Dieu…

Bip.

Je profite d'un instant de calme et de silence, le dernier peut-être, pour achever cet enregistrement. Nos cousins d'outre-espace étaient si peu intéressés par les gemmes et leur exploitation qu'ils se moquaient même parfois de nous et de l'absurdité, de leur point de vue, de notre en-

Sommaire

Sommaire

treprise. Nombre d'entre eux disaient que nous passions à côté de la vraie richesse ; et bien sûr je les rejoins sur ce sujet, la richesse véritable vient du cœur. Il faut vivre cependant, se nourrir et se développer, et les diamants et autres pierres nous y aideront.

Une équipe d'analyse a découvert ces champs de rubis. Rien de comparable n'existe sur Terre. Dans plusieurs vastes clairières, au milieu des forêts primaires de l'ouest, des cristaux de corindon écarlates, gigantesques, aux nombreuses inclusions, gisent par dizaines sur le sol. Le phénomène ne peut pas être naturel. Ces pierres, pensions-nous, avaient obligatoirement été extraites de la terre et déposées sciemment dans ces clairières, bien que ni taillées ni polies. Compte tenu de l'indifférence dont l'espèce A a toujours fait preuve, nous n'avons pas hésité à les récolter.

Quant aux autres espèces, car il faut bien en parler, nous ne les avons jamais considérées que comme des animaux. Les variétés B-1 et B-3 sont assimilables à nos grands singes, cousins évolutifs mais clairement dépourvus d'âme et d'humanité véritable. Les types de la catégorie C sont plus primaires, et ainsi de suite. Dieu seul aurait pu nous suggérer de nous pencher sur le cas particulier de ceux que nous avons classés D-3. Il n'en a pas voulu ainsi et nous n'avons rien compris.

Aussitôt avons-nous emporté les premiers rubis géants que les autochtones A nous ont attaqués. Brutalement. Sans préavis, sans explication, et dans une précipitation évidente. Ceux d'entre nous qui se trouvaient dans leurs villes ont été massacrés les premiers. Aucun membre diplomatique n'a été épargné. Les volontaires enseignants non plus. Soudainement, toute communication était rom-

pue. La colère la plus sauvage, la plus primitive, semblait se lire sur les traits des autochtones, et ils n'eurent aucune compassion, ni même aucune interrogation quant à notre incompréhension.

J'avoue avoir douté. J'avoue avoir cru, alors, que nous nous étions trompés et que ces êtres n'étaient pas nos cousins mais des créatures funestes et démoniaques, qui nous auraient menti dès le premier jour. Puis nous avons compris. Les autochtones sont bien nos cousins, dignes d'être pardonnés malgré leurs crimes. Les individus de l'espèce D-3 sont eux aussi nos cousins, et nous l'ignorions jusqu'à cet instant où l'un des rubis s'est fendillé : c'était un cocon ! Chaque corindon géant est un cocon. Un être de type A s'est dégagé de sa gangue vermeille, alors qu'il s'y était endormi sous sa forme larvaire que nous appelons D-3. Ces deux catégories sont un même peuple, les mêmes êtres à deux stades différents d'une vie trop éloignée de la nôtre pour que nous ayons pu le comprendre. Une histoire et une biologie fabuleuse seraient à découvrir, si nous le pouvions encore. Mais voilà qu'ils attaquent les portes. Les scènes bibliques qui y sont sculptées, les colonnes du temple de notre Seigneur, ne résisteront pas. Dans un instant, nous tous, les derniers, serons aux côtés de Dieu le Père tout puissant, et la peur et la douleur seront à jamais éteintes. Pardonnez-nous, Notre Père, notre ignorance et ses conséquences néfastes. Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi...

Bip.

Sommaire

L'or du lac

Jean-Paul Raymond

Illustration

Sabine Rogard
https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Sommaire

PROLOGUE

21 mai 1945.

Faubourg de Bremervorde / district de Rotenburg / Basse-Saxe.

L'homme qui s'avançait vers le poste de contrôle était curieusement vêtu d'une veste croisée feldgrau sans tête de mort ni litzen. Sa tête était recouverte d'une étonnante chapka, du même modèle que ceux dont avaient été dotés les officiers de la *Luftwaffe*. Le visage de l'inconnu se présentait soufflé, pourtant sans être marqué de rides, et sans trace de fatigue. Un bandeau noir lui recouvrait l'œil gauche.

Dans un premier mouvement, le Sergent Matwells – un Sergent britannique – se crispa le doigt sur son Webley Mark IV, tandis que ses propres hommes mettaient l'Allemand en joue.

Mais le geste des soldats fut des plus inutile car l'étranger leva les bras. Il était désarmé. Il ne faisait que sourire.

— Voici les relents lancinants de cette armée déchue, de ce *Reich* de mille ans qui se termine dans le sang, dans la boue, dans la mort, songea Matwells, amer.

Depuis la fin du mois d'avril, Berlin s'était retrouvée encerclée, aux abois, avec Adolf Hitler récemment suicidé, tandis que l'Amiral Dönitz proposait aux Alliés un cessez-le-feu *sans condition.* La guerre avec l'Allemagne venait, officiellement, de prendre fin le 8 mai 1945.

Toujours en souriant, l'homme tendit ses papiers. Matwells y jeta un coup d'œil. Sur le laisser-passer, il devina une mauvaise photographie aux contours un peu flous, et le tout assorti d'un nom très ordinaire : Heinrich Hitzinger.

Le Sergent fut intrigué. Il caressa lentement le document saisi.

Matwells était secoué. Il connaissait cet homme. Mais sous un autre nom, sous une autre apparence. L'évidence s'imposait : dans la réalité l'inconnu ne pouvait pas – mais alors là, pas du tout ! – se nommer Heinrich Hitzinger.

— Vous parlez anglais ?

— Yes *Sir*.

L'accent était curieux, mais pas désagréable. Il rassemblait d'étonnants frémissements au niveau des voyelles et des chuintements à coup sûr germaniques.

— Très bien. Vous allez m'accompagner.

— Où allons-nous ?

Sommaire

Sommaire

— Dans un camp de prisonniers, là où nous rassemblons les débris de votre armée.

Heinrich Hitzinger se plissa le menton. Il y porta la main. On allait le reconnaître. Et là ça allait être le début de la fin.

23 mai 1945.
Centre des interrogatoires du quartier général de la 2e Armée Britannique.
Uelzener Strass n°31a / Lüneburg.

L'homme était nu. On l'avait forcé à se déshabiller. Hitzinger se voulait indifférent. Les Anglais se tenaient à distance, le plus loin possible de leur étrange prisonnier.

L'Allemand restait petit. Il se retrouvait misérable. Il avait la peau blême, un ventre aux muscles distendus, des seins plats, une toison pauvre sur la poitrine. Il n'y avait que son œil – *unique* – pour être exceptionnel. Celui-là brillait d'un feu ardent, d'une lueur anormale.

D'un commandement lassé, on lui demanda de s'étendre à plat dos sur le premier des lits. Hitzinger ne fit pas mine de résister. Avec un geste las, il rejoignit ses mains en une forme de conque pour recouvrir son sexe. Alors seulement après, on le força à se désunir. On le palpa. On s'introduisit dans ses chairs. On viola son intimité.

— Il n'a rien de caché sur lui, *Sir*.

Le Médecin-Major appartenait à la 2e armée britannique. Une moustache, élégamment bouclée, envahissait sa lèvre supérieure. Ses mains semblaient d'une grande douceur.

Le prisonnier fut rhabillé, mais avec d'autres vêtements. Dans la minute suivante les militaires présents

firent mine de relever la tête lorsqu'un très jeune caporal présenta à ses chefs une minuscule ampoule :

— Je l'ai trouvée dans une doublure de sa capote, cousue à l'intérieur.

Le Capitaine fit la grimace. D'un coup d'œil scrutateur, il consulta le Médecin. Ce dernier le renseigna. Pour lui, il n'y avait aucun doute :

— Une capsule de cyanure. Certains en ont parfois. Il se peut que ces ampoules soient réservées aux pires – ou aux plus diaboliques, ou aux plus sanguinaires – de leurs hauts-dignitaires.

L'Officier confirma :

— Ils se garantissent, par là, un suicide sans retour. Ils peuvent être surprenants.

L'Allemand au bandeau contemplait ses geôliers. Il se montrait indifférent. Puis enfin il parla avec une vraie lenteur, en détachant ses mots, en y mettant grand soin :

— Je suis le *Reichführer* SS Heinrich Himmler, et j'exige de parler au Maréchal Montgomery.

Dans la petite pièce qui faisait office d'infirmerie, les Anglais se figèrent, sidérés. Ainsi…

C'était là ce bourreau, cet homme tant redouté ?

Pourtant… combien il semblait veule ! Combien il paraissait comme des plus ordinaires, avec ses épaules délicates et son visage amaigri ! Il n'avait pas de menton, et il avançait des dents pauvres.

— Ses dents ! Non mais, vous avez pensé à ses dents ? rugit le Colonel Murphy dès la première minute de son arrivée à Lünebourg.

Sommaire

Sommaire

Murphy était l'homme de Montgomery. Le Maréchal l'avait envoyé *personnellement* au Centre des interrogatoires, et cela au plus tôt, afin de réceptionner l'illustre prisonnier.

Heinrich Himmler !

Car, pour l'état-major anglais, la prise était de taille !

Tout au long de l'histoire du III^e^ *Reich* allemand, le nom d'Heinrich Himmler apparaissait souillé de tortures, de sang et de férocité. Chef suprême de toutes les polices du régime en 1938, il *était devenu* Ministre de l'Intérieur en 1943. Il avait fait régner la terreur, non seulement en Allemagne, mais aussi dans toute l'Europe occupée. Après l'attentat manqué contre Hitler le 20 juillet 1944, il avait reçu le commandement de toutes les forces allemandes qui restaient combattantes.

— Mais non... avoua piteusement le Médecin-Major. Vous pensez vraiment que...

— Sinistre idiot ! s'emporta le Colonel Murphy.

Tous, ils avaient compris. Alors tous, ils coururent. Malheureusement, ils arrivèrent trop tard. Face à eux, le *Reichführer* Himmler n'était plus qu'un cadavre souillé par des coulées de vomissures, qu'une dépouille misérable recroquevillée dans les replis d'une couverture trouée.

— Vous vous êtes faits berner ! lança amèrement le Colonel Murphy, en exprimant toute l'étendue de sa fureur. Une dent creuse qu'il a su vous cacher ! À votre nez ! À votre barbe !

D'un coup de pied rageur, le colonel Murphy repoussa le cadavre. Dans les minutes qui suivirent, le Sergent Edwin Austin, demeuré seul en sentinelle, se pencha sur l'Allemand avec une incrédulité totale. Il se disait :

— Alors, c'est ça Himmler ?

Deux jours plus tard ce fut ce même Sergent qui fut chargé d'ensevelir le corps de l'ancien *Reichführer*. Le Sous-Officier l'enveloppa dans un vieux morceau de drap qu'il entortilla avec du fil téléphonique.

Autrement, le butin était maigre. On n'avait découvert, dans l'une des poches du prisonnier, qu'une carte usagée où figurait le massif autrichien baptisé *Salzkammergut*, au beau milieu duquel se dessinaient les contours d'un lac – le lac *Toplitz* – dont les rives escarpées étaient surlignées au crayon gras. Rien d'autre.

DE NOS JOURS

– 1 –

18 décembre
Londres / quartier Soho / 24, Wardour Street

Ce soir, il faisait froid. Depuis les cinq heures de l'après-midi les trottoirs du quartier s'étaient lentement transformés en une vraie patinoire. Serait-ce là étonnant ? D'autant que, chaque année et à la même époque, l'hiver subi par Londres devenait implacable.

Sophie était vêtue d'un gros pull bigarré. Ses petites nattes rouquines, agrémentées de rubans écarlates, lui battaient les épaules. Quel âge ? Oh, sans forcer… on pouvait dire… oui, dans les vingt-cinq ans.

Andrews regardait au dehors. Il s'attachait surtout, le sourire malicieux, aux gestes désemparés de plusieurs piétons téméraires, dans leur confrontation avec un sol glacé. Si bien que, bien souvent, le garçon s'esclaffait.

Sommaire

Sommaire

Andrews était Anglais. Son ossature massive le faisait apparaître comme un peu enveloppé. Était-ce là une légende ?

À un moment :

— Oh mais, dis donc Sophie ! Regarde ce qui se passe !

Andrews n'eut pas le temps de s'attarder plus loin. Sans rien ajouter d'autre il s'élança sur le palier, puis il ouvrit la porte. Il dévala les escaliers, avec Sophie pour courir à sa suite.

Arrivée sur le trottoir, elle découvrit la scène : trois malandrins qui essayaient de faire rentrer… frénétiquement – de force ! – une frêle blondinette à l'intérieur d'une Toyota, laquelle venait de s'arrêter sous les fenêtres d'Andrews et de Sophie.

L'inconnue agressée n'en finissait plus de se débattre. Les autres la serraient de près. Allongée sur le sol, la fille se tortillait à la manière d'un serpent fou, tout en lançant – à pleine gorge ! – une suite de hurlements propres à faire osciller l'imposante *Clock Tower*, de même que *Westminster Bridge*.

— Enfer ! Qu'est-ce qui se passe ? vint s'inquiéter Sophie.

D'autant que les trois types ne semblaient pas… – mais alors là pas du tout ! — se comporter en *gentlemen*. Ils y allaient à poings fermés et à grands coups de pieds.

— Ben tiens ! Andrews… Là, tu me suis ?

Fallait-il demander ?

Alors tous les deux s'invitèrent dans la bagarre. Andrews avait des poings qui pouvaient ressembler à des petits marteaux. Si bien qu'il fit place nette. De plus,

pour clore l'affaire, Sophie y alla franchement avec son index droit… solidement dressé. C'était… fallait-il en douter ?… *la Botte du Sage Mandchou.* Son propre adversaire s'écroula, rendu à bout de souffle. Quant au troisième compère…

— Oh toi, ne t'en va pas ! On n'en a pas fini !

Andrews s'avança de deux pas mais l'autre fut plus rapide. Il se dégagea avec souplesse… avant de se retrouver à l'intérieur de la Toyota tandis que ses deux autres comparses, singulièrement perturbés, ne pouvaient plus faire illusion : ils crachaient leur sang – leurs dents ? –. Les épaules basses, ils filèrent en silence.

La Toyota *Yaris* démarra en fanfare, même avant que ses portières soient complètement fermées. Cette fois-ci elle abandonnait, allongée sur le trottoir, la petite blondinette qui avait le plus grand mal à reprendre ses esprits. Sophie était à genoux :

— Tu arrives à bouger ? D'accord… Oui sûrement, ces bougres… mais ils t'ont fait un mal de chien !

L'inconnue s'ébroua, ses yeux papillonnèrent. Oh quand même, au bout d'un instant, elle donna l'impression qu'elle pouvait même sourire. Et, tout autant, parler. Ses mots étaient teintés d'un léger accent germanique :

— Justement. J'étais venue à Londres dans l'espoir de vous rencontrer. Tous les deux. Enfin… Mais cette fois : c'est fait. Quand même, j'étais loin de me douter qu'avant de faire un visu… que je serai obligée de subir, par ici… une mauvaise empoignade !

— Ha bon ? Tu cherchais notre adresse ?

Là, Sophie s'étonna.

Sommaire

Sommaire

— Ben oui, lui répondit-elle. Te souviens-tu de Kristina ?

Andrews et Sophie, naturellement, s'en souvenaient. Et encore, sans se forcer. Kristina Willemer les avait accueillis en son château de *Vorarlberg* lorsque le jeune Anglais et la petite rouquine étaient venus pister la fameuse lance de *Longinus*, cette relique inestimable qui – du moins si l'on s'attachait à la légende persistante – ne pouvait qu'assurer, à son bienheureux possesseur… une totale invincibilité !

Finalement ils n'avaient pas trouvé la lance. Mais l'amitié était restée.

Kristina Willemer… cela faisait longtemps.

— Mon nom est Liselotte, compléta l'inconnue. Liselotte Wassenbacher. Il s'agit, avant tout, d'une histoire de trésor. D'un vieux trésor Nazi.

— Pardon ?

- 2 -

18 décembre
Londres / quartier Soho / 24, Wardour Street

— Un vieux trésor Nazi ? Ce ne sont que des histoires. Après soixante-dix ans !

Liselotte releva la tête. Son visage émacié était devenu blafard, tout autant que pincé. Elle avait une grande natte qu'elle s'était arrangée en une sorte de couronne tout autour de la tête. Cette fois, sans paraître y penser, elle serra avec force son verre de *Glendronach*, lequel chambrait doucement à la mode écossaise.

— On devrait plutôt dire : *les* trésors des nazis. Certains ont été découverts, comme celui de Merkers. Rappelez-

vous ! Une fortune immense qui était rassemblée dans les galeries d'une mine de sel… 8 000 lingots estampillés… 1 300 sacs qui débordaient… tous remplis de monnaies d'or ! Ce fut là, à coup sûr, une vraie caverne d'Ali Baba ! Mais il en reste d'autres… Beaucoup à découvrir !

Andrews rit, plaisamment :

— Lesquels ? J'aimerais savoir.

— Facile. Oh, par exemple : celui du lac Toplitz.

— Ah oui ?

Sophie vint compléter :

— Vaguement, je me souviens que là-bas… en Autriche… il y a eu des quantités de torpilles – toutes plus ou moins secrètes – que les Allemands auraient testées vers la fin de la guerre. Et aussi, par la suite… Du moins, la presse en a parlé… qu'une Société américaine, campant plusieurs mois sur le site, se serait amusée à faire courir au fil de l'eau un robot sous-marin. Si ma mémoire est bonne, c'était au tout début de nos années 2000. Mais ils n'ont rien trouvé.

— Objection, Votre Honneur ! se récria Liselotte. Ils ont quand même récupéré plusieurs caisses métalliques ! Celles-là étaient bourrées d'anciennes Livres Sterling. Sans compter plusieurs planches à billets. N'avez-vous jamais entendu parler de l'opération Bernhard ?

— Pas si bêtes, ces Allemands ! Avec cette idée fracassante de fabriquer de la fausse monnaie… par là de torpiller la Banque Royale d'Angleterre… Oui, plus exactement, de créer une banqueroute… en plein milieu de la guerre ! C'était bien combiné. L'affaire a pris une excellente tournure. À part qu'ils ont manqué de temps. Que l'armistice est venu trop tôt.

Sommaire

Sommaire

— Ce sont plusieurs de ces billets qu'on a sortis de l'eau. Remarquez, en passant, que ce n'a jamais été – du moins, pour les Américains de cette expédition – une vraie partie de plaisir. Pensez donc : sous la surface, on a photographié une multitude de chênes, de pins et de hêtres, complètement immergés, mélangés à des armes et à des canons. De plus, si on plonge à plus de 8 ou 10 mètres, il se peut qu'on rencontre de très bizarres émanations… toutes étrangement toxiques… ainsi qu'une couche de résidus à la dominante rouge sang.

— De la terre ? Des oxydes ?

— Non, pas exactement. Les scientifiques de *l'Oceaneering Advanced Technologies* ont réussi à isoler plusieurs dizaines de colonies… des bactéries anaérobies susceptibles de réagir avec les sédiments calcaires.

Sophie quitta son siège et fit quelques pas. Elle venait de terminer son verre, elle alluma une cigarette.

— Un superbe lieu de villégiature ! De quoi se régaler au cours de nos prochaines vacances ! Enfin, dites-le moi maintenant… Est-ce qu'on arrive encore… à croiser l'un de ces zozos, vaguement *frapadingue,* pour tenter l'aventure ?

— Assez peu, je l'avoue, répondit l'Autrichienne. D'autant qu'actuellement, aucune nouvelle plongée n'est plus autorisée. La chose s'explique très bien : entre la fin de la guerre et les années soixante, plusieurs jeunes hommes se sont noyés dans le Toplitz. Des accidents. Du moins… c'est ce qu'ont décidé les enquêteurs de la *Bundesgendarmerie*. Mais moi, je ne le crois pas : il existe des gardiens.

— Qui seraient… ?

— Quelques garçons étranges adeptes des vieilles idées, comme quoi le Reich de mille ans, celui qu'avait prôné Hitler, aurait encore de très belles heures.

— Ce sont éventuellement les mêmes qui sont venus te chercher juste sous nos fenêtres. N'est-ce pas ? C'était toi qu'ils voulaient ? Là, on s'est pas trompés.

Sophie restait sûre d'elle.

— Naturellement, sourit Liselotte. Car, moi, je sais des choses que tout le monde ignore.

— Ah bon ? vint s'étonner Andrews.

Il se pinçait les lèvres.

Mais la jeune Autrichienne se remit à sourire. Selon toute vraisemblance on atteignait, cette fois, le cœur même de l'affaire. Le meilleur du secret ?

— À l'approche des Américains, et au cours des dernières semaines de la guerre, beaucoup ont raconté que les derniers Nazis ont convoyé, jusqu'aux abords du lac, plusieurs caisses métalliques. On en a retrouvé des dizaines. Mais pas toutes.

— Encore là, une légende ! L'une de ces histoires sans queue ni tête qui se déroulent à longueur d'Internet. Tout un ensemble de choses qui restent un festival pour un grand nombre de têtes fêlées !

Andrews se plaisait à réagir. Lui, restait positif.

— À part que vous vous trompez, reprit avec quiétude une Liselotte qui se détendait. La vérité est autre. À la fin de la guerre, il s'est passé quelque chose. Quelque chose de réel. Autrement dit, qu'il peut s'agir… *d'un secret de famille.* De ce qu'aurait vu ma grand-mère.

Sommaire

Sommaire

— Tiens donc ?

— Vers le mois de mars 1945, donc… Ma grand-mère – elle s'appelait Ida Wassenbacher, du même nom que moi – s'est faite réquisitionner avec une charrette de sa ferme. Ce fut pour transporter quelques-unes de ces fameuses caisses.

— Et ?…

— Mais celles-là, les toutes dernières… *elles n'ont pas* été immergées !

Sophie haussa les sourcils. Qu'est-ce qu'elle allait apprendre ?

— Explique-toi.

— On les a enterrées à l'intérieur de la forêt. Il y en a une qui borde le lac. Là, on peut mieux comprendre la véritable raison pour laquelle cet héritage – si mystérieux, si intriguant – a réussi, *tout aussi facilement,* à échapper aux recherches entreprises dans les années suivantes à celles des Américains, d'abord, et puis à celles des héritiers nazis… Enfin… pour rester à l'écart des chasseurs de trésors qui se sont succédés sur les berges du lac… depuis soixante-dix ans !

— Ici, je me l'explique mal… Mais comment as-tu su ?

— Je vous ai parlé de ma grand-mère tout en vous précisant : les Allemands des dernières semaines avaient réquisitionné sa charrette. Mais ils restaient pressés. Ils n'ont pas eu le temps de réduire au silence la totalité des témoins. Car il y a eu des morts. Oui mais… pas ma grand-mère. Elle avait seize ans, à l'époque. Maligne, elle s'est cachée. Ce fut pour assister à l'enfouissement des caisses. Et puis, elle s'est souvenue.

— Mais enfin, mais pourquoi ? Pourquoi, au bout de tant d'années ?

— La raison en est simple. Ma grand-mère vient de mourir. Et, à la fin de sa vie, elle a choisi de me parler.

— Je commence à comprendre.

— Je vous le dis aujourd'hui, et le plus franchement possible : je sais *exactement* l'endroit. Nous n'aurons qu'à creuser.

- 3 -

26 décembre
Gossl / Land de Styrie / Autriche

Il faisait froid mais le vent matinal s'était un peu calmé. Sophie, Andrews et Liselotte avaient quitté le confort de leur hôtel – il s'agissait de *l'Aus Amerl* – lequel n'était distant du petit lac Toplitz que de cinq kilomètres. Un chemin unique serpentait à peine tassé et très étroit. Une modeste rivière coulait en contrebas. Elle se nommait la *Toplizbach*.

Les abords même du lac étaient unanimement gagnés par une forêt dense. Assez impraticable ? Le sentier se terminait. Le Toplitz restait isolé.

Si on voulait poursuivre, il fallait se résoudre à contourner des buissons épineux. Les compagnons de Liselotte s'y étaient décidés, en se munissant de parkas, de pantalons caoutchoutés, ainsi que de hautes bottes qui leur montaient aux genoux.

Sophie se remémorait, tout en marchant, ce que Liselotte avait fini par leur confier, et bien avant qu'ils se décident à quitter Londres pour rejoindre la Styrie :

Sommaire

Sommaire

— Possible qu'en me débrouillant toute seule j'aurais trouvé les caisses… en me mettant à creuser. Oui mais… enfin, cette fois… j'ai sérieusement eu peur. Depuis la mort de ma grand-mère, quantité d'étrangers sont venus me presser. Certains m'interrogeaient. D'autres me photographiaient. Jamais, ils ne m'ont laissée tranquille.

Et Liselotte, d'ajouter :

— Si bien que j'ai paniqué. Surtout, il y a dix jours… la fois où je me suis retrouvée toute seule en forêt, à faire du repérage… deux hommes se sont approchés. Ils étaient menaçants. Pourtant, ils n'ont rien fait. Que de me saluer. Mais moi, de mon côté, j'étais terrorisée.

Andrews apporta son grain de sel :

— Et combien tu as eu raison de te méfier, cette fois. Gageons que ces crapules sont toujours à l'affût, qu'ils veulent récupérer le trésor disparu. Ma gentille demoiselle il ne faut plus, désormais, qu'on te laisse aller seule.

— Enfin bon… En attendant, nous approchons de l'endroit.

Sophie sentait, de plus en plus, son cœur s'accélérer. Elle allait mettre à jour un trésor légendaire ! Sophie leva la tête pour continuer à écouter. Oui, elle restait surprise. Et, peut-être même… crispée.

Les oiseaux s'étaient tus. Il se glissait, autour des trois promeneurs, un silence anormal. Liselotte tendit la main :

— C'est ici, j'en suis sûre. Ma grand-mère m'a laissée un plan sur un carnet. Voyez ces trois rochers, et puis ce drôle de chêne avec son fût tourné. Trois pas vers l'est, encore…

— Creusons.

Ils avaient apporté des pelles de commando, de celles qui se plient sous le bras. Ils y allèrent avec entrain. Pour rien au monde, Sophie n'aurait laissé sa place. Ils n'eurent même pas à trop suer.

— On a trouvé. Dessous…

— Une cantine métallique.

Ils poursuivirent l'effort. Ils dégagèrent trois caisses. Liselotte renseigna :

— Inutile de continuer. Je sais qu'il n'y en a pas d'autres. Que trois…

C'était déjà pas mal. Andrews sortit une pince. Il s'attaqua aux vieilles serrures. Seulement, il eut du mal. Les mécanismes rouillés se défendaient encore. Enfin, après un claquement :

— J'ai quand même réussi.

Il fit glisser la gâche et rabattit le couvercle. À l'intérieur… *il n'y avait que de grosses enveloppes hermétiquement scellées* ! Ils fouillèrent plus avant. Sans trouver autre chose. Que des papiers ! Et encore des papiers !

Mais où pouvaient se cacher les lingots, les pièces d'orfèvrerie, les dollars et les livres, les francs ou les pesos… ? Enfin, l'or ?

Sophie, Andrews et Liselotte, se regardaient l'un l'autre, vaguement interdits. Ils ne comprenaient pas. Leur surprise était telle qu'ils relâchèrent leur attention, et sans trop se rendre compte que des hommes les entouraient.

Sophie fut la première à revenir sur terre. Elle comprit et grimaça. Ici, apparemment, il n'y avait rien à protéger. Pas la peine de se battre.

Sommaire

Sommaire

D'une voix désabusée elle s'adressa à tous :

— Cet intriguant trésor s'est transformé en rien du tout. On a couru après du vent.

Il lui fut répondu :

— En êtes-vous tout à fait persuadée, ma petite demoiselle ?

Les hommes, entourant le trio, riaient avec bonheur. En rien, ils n'étaient agressifs. À leur faciès, à leur accoutrement, ils ressemblaient à des Américains… *pur sucre* ! Quelques autres… certainement des Allemands. Tout ce beau monde semblait d'accord.

Oubliés, les Nazis. Oublié, le fond même de l'histoire.

– 4 –

27 décembre
hôtel Aus Amerl / Gossl / Land de Styrie / Autriche

Les hommes – les inconnus – se saisirent fiévreusement des mystérieuses enveloppes. Ils en garnirent chacun leur sac de randonnée. Liselotte, pas davantage que Sophie ni qu'Andrews, n'eut le courage de protester. Tous étaient raisonnables. Ils n'étaient pas de taille.

Ils finirent à l'hôtel, dans un salon particulier où brûlait un bon feu. Sophie avait enlevé ses bottes et ôté sa parka. Elle sentait, cette fois-ci, la fatigue la gagner. Ils étaient tous assis ; des tasses de *kräutetee pfefferminze* leur réchauffaient les mains.

Sur une petite desserte, quatre des fameuses enveloppes mystérieuses attendaient…

Deux grands Américains lui souriaient, l'air décontracté. Et aussi un Allemand. L'un et l'autre ressemblaient à des militaires déguisés. Il commençait à se dessiner une sorte de vérité :

— Nous appartenons – tous les trois – à *l'AF ISR Agency*, l'un des Services de Renseignements de *l'United State Air Force*, et j'en profite pour vous préciser que ce que nous allons vous dévoiler doit rester *top-secret* et que sortis de cette pièce vous n'aurez plus l'autorisation d'en parler. À personne !

L'homme ajouta :

— Ou alors…

La menace était à peine voilée. Sophie, tout comme Andrews, ne s'y trompa pas. Il fallait éviter de jouer aux petits malins. Comme, par exemple, de penser qu'ils allaient empaqueter *comme un coup fait rire*, la fine fleur des Services Secrets américains.

Alors, ils soupirèrent. Mais ils étaient curieux. Leur regard s'attachait aux quatre enveloppes scellées. Et là… mais qu'est-ce qu'elles contenaient ? L'Américain tendit la main. À l'aide d'un petit couteau il découpa un tout premier rabat. Ce fut pour en sortir une liasse de documents qu'il s'empressa, aussitôt, d'étaler.

Sophie avait les mains tremblantes et l'œil inquisiteur.

Il y avait, par-ci par-là, une grande quantité de croix gammées, de longs textes et des formules mathématiques. Mais surtout… une pléthore de dessins ! Et ceux-là…

On pouvait les reconnaître. Les mêmes – ou leurs jumeaux – s'étaient déjà retrouvés dans quantités de revues. De même, au long d'articles qui se délayaient à

Sommaire

Sommaire

longueur de colonnes, sur Internet. Sophie ne put que s'exclamer :

— On dirait des soucoupes volantes !

Il lui fut répondu, et ce du tac au tac :

— Vous avez bien raison ma petite demoiselle. Seulement, considérons que ces *flying saucers* à la sauce germanique, n'ont pas grand-chose à voir avec les petits hommes verts, ou autres extraterrestres. Cette fois, on parle de science ! D'une science avant-gardiste que les Nazis avaient, en leur temps, développée – à notre connaissance – depuis 1934.

Sophie, Andrews, Liselotte... Chacun restait sans voix. L'Officier poursuivit :

— L'histoire est presque fantastique. Il y a eu, en premier lieu, ce que nos amis teutons ont découvert au cours de leurs recherches *bizarrement* archéologiques. Ce fut un artefact qu'ils ont nommé *Vril* ou, plus exactement, une relique ancienne qui recelait, à l'intérieur de sa structure, une puissance colossale.

Là, Sophie se dressa :

— Vous racontez n'importe quoi ! On est loin des soucoupes, de cette science infernale qui aurait été repoussée dans ses derniers retranchements !

— Mais attendez ! Au milieu des années 30, des équipes ont été constituées. Elles ont conçu plusieurs engins. En particulier, on en distingue deux séries, lesquelles ont été classifiées sous les noms de *Vril* et de *Haunebu*.

— D'aimables amusements ! Des expériences de laboratoire...

— Pas exclusivement. Même pas du tout. D'autant que les consignes des dirigeants de l'époque restaient singulièrement précises. Je vous rappelle l'objectif du Maréchal Göering : « 1 000 x 1 000 x 1 000 ». Autrement dit : concevoir un engin emportant à 1 000 km de distance, 1 000 kg de bombes, à une vitesse de 1 000 km à l'heure.

Cette fois, Sophie ne se tenait plus :

— Fadaises ! C'est là une vue de l'esprit !

— Vous vous trompez toujours. Remarquez, vous n'êtes pas la seule. Le 17 mai 1944, sur la base de Peenemünde, il a été expérimenté un engin circulaire de 14 m de diamètre – baptisé *Vril 7* – qui a atteint… Tenez-vous bien… 20 000 mètres d'altitude, et ce à une vitesse de 2 000 km/h. De plus, avec une autonomie de 40 000 km ! Pensez : la circonférence de la Terre, sans avoir le besoin de se réapprovisionner ! On a parlé, au cours de ces essais, de propulsion antigravitationnelle.

— Il y a plus de soixante-dix ans…

Cette fois, Andrews restait dans le brouillard. Il lui fut répondu :

— Et encore… et je vous passe les autres prototypes… tels le *Haunebu VI*, qui fut un engin remarquable, d'une amplitude de 120 mètres, avec comme armes des canons électromagnétiques… sans négliger, non plus, l'expérimental *HO IX* à décollage vertical que l'on avait revêtu d'une peinture stratégique susceptible de le faire disparaître de tous les écrans radars… *En 1943* !

Il s'arrêta un instant pour ajouter, un peu dubitatif :

— Ce qu'il y a eu de certain, c'est que le niveau de technicité des ingénieurs du Reich continue de dépasser – *et*

Sommaire

Sommaire

ceci, de très loin **! – ce que nos meilleurs techniciens sont capables de mettre au point… *aujourd'hui* !**

— Ce qui veut dire… ?

La question de Sophie tombait cette fois à plat. Naturellement, et ce depuis le début, elle comprenait le fond des choses… l'intérêt des enveloppes.

Lesquelles étaient en passe de rassembler les études des Nazis… ce qu'ils avaient fini par qualifier d'*Armes de la Vengeance*… En fait, tout un ensemble de prospections dont personne – et même en ce début du XXI^e^ siècle – ne pouvait soupçonner la teneur, l'avancée. Pour ne pas dire : le merveilleux.

Oui, il fallait se persuader que la science fantastique des Nazis n'avait… *pas encore*… de nos jours, été dépassée… et qu'elle restait d'actualité… *près de cent ans plus tard* !

C'était même la raison principale pour laquelle une pléthore de curieux n'avait jamais fini de se tenir aux aguets. C'était également la raison pour laquelle la petite Liselotte avait été agressée sous les fenêtres de Sophie.

Pour eux, pour tous ces militaires, le contenu des *fameuses* malles se substituait à un trésor. Davantage que de l'or ! Et mieux encore que des pierreries !

— Et nous ? plaida Sophie. On devient quoi, là-dedans ?

— Nous allons être gentils, lui fut-il répondu. Nous ne serons pas ingrats.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'on va vous transporter directement aux States et, plus exactement, à l'intérieur d'une de nos bases…

plus ou moins secrète… *l'Area 51*. Vous connaissez ? C'est dans le Nevada.

— La *Zone 51* ? L'endroit, précisément, où vous avez mis en cage de pauvres petits extraterrestres ?

— Entre autres. Cela vous tente ? Il serait dommage de refuser. D'autant que, pour notre part, nous considérons que ce cadeau demeure inespéré… *surtout pour des civils* !

Il ajouta :

— Alors, chiche ?

FIN

Sommaire

Une merveille inattendue

Ava Siviac

Illustration

Sabine Rogard
https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Sommaire

Une caravane, composée d'une dizaine de chariots et d'une soixantaine de personnes, avançait péniblement sur la route. Deux nuits auparavant, un déluge s'était abattu sur la région, et les roues avaient creusé de profondes ornières dans la glaise, ralentissant l'allure du convoi mené par Voruin. Si le mauvais temps n'inquiétait pas particulièrement le guide, habitué aux voies cabossées, le retard accumulé, en revanche, commençait à lui faire regretter d'avoir accepté ce contrat. Ce qui ne devait être au départ qu'un simple accompagnement vers une nouvelle colonie, une mission déjà plusieurs fois remplie vers les diverses colonies de l'empire, se transformait peu à peu en une véritable expédition semée d'embûches.

Voruin était parti avec les habitants du hameau de Senré depuis trente-et-un jours. Le guide les comptabilisait en ramassant chaque matin un caillou, afin d'être payé avec exactitude une fois les colons à destination. N'étant pas

le guide le plus apte au combat, ni le meilleur chasseur, ni rien de ce qui fait un excellent guide, ses tarifs étaient abordables pour les voyageurs vêtus de guenilles et aux yeux étincelant d'espoir qui s'étaient adressés à lui. Ces paysans avaient groupé leurs maigres économies pour s'offrir ses services, ce qui ne suffisait pas. Heureusement, une poignée d'hommes valides avaient suffisamment braconné pour être devenus experts, et avaient proposé de nourrir le guide en remplacement de la somme manquante.

Voruin avait alors posé les yeux sur une jeune fille arborant un étrange tatouage sur la pommette droite : un triangle formé de trois points, pointe vers le bas, lui-même à l'intérieur d'un autre triangle similaire et orienté pareillement. Or, Voruin aimait l'exotisme, et la marque conférait à sa détentrice une aura d'étrangeté qui avait séduit le guide. Il fut cependant surpris que la mère la lui cède sans sourciller, voire même avec un certain soulagement, comme moyen de paiement.

Assise à sa gauche, Léri fixait la route, le visage fermé. Elle parlait très peu, et jamais pour alimenter une conversation, ce qui agaçait Voruin.

— Tu pourrais te montrer plus gentille avec moi, lui dit-il ce jour-là, alors qu'elle s'obstinait à garder les lèvres closes. Je permets quand même à ta mère et aux autres colons de voyager, alors qu'ils n'avaient pas de quoi payer… Contrairement à ce que tu pourrais penser, je ne suis pas méchant, et je pense qu'un peu plus d'enthousiasme de ta part nous faciliterait la vie à tous les deux.

Il tourna la tête vers elle, dans l'attente d'un quelconque signe d'assentiment, voire juste d'une réaction, mais rien ne semblait pouvoir faire sortir la jeune fille de son mutisme. Voruin décida d'opter pour une stratégie nouvelle :

Sommaire

Sommaire

s'intéresser à elle. En temps que guide, il estimait qu'il était de fait le chef de cette colonie, ce qui était sensiblement le cas ; il pouvait donc parler de ce qui lui plaisait, c'est-à-dire de lui-même la plupart du temps. Mais pour tromper l'ennui, il était près à faire une exception. Il avait aussi entendu dire qu'adresser un compliment à une fille pouvait lui attirer ses bonnes grâces. Elle voyageait avec lui depuis plusieurs semaines, mais peut-être n'était-il pas trop tard pour repartir du bon pied…

Voruin se tourna de nouveau vers Léri, un léger sourire aux lèvres.

— Parle-moi un peu de toi, Léri, lança-t-il d'un ton qu'il souhaitait le plus aimable possible, ce qui lui demanda un certain effort. La plupart des jeunes filles de ton âge préfèrent porter les cheveux longs. Pourquoi les tiens sont-ils coupés au-dessus des épaules ? Je dois dire que j'aime assez…

Un nouveau silence s'installa. Voruin s'apprêtait à renoncer quand Léri répondit.

— Vous parlez des jeunes filles de mon âge. Mais à votre avis, quel est le mien ?

Le guide demeura estomaqué : il ne s'attendait absolument pas à ce genre de retour.

— Euh… je… tu dois… Quatorze ans, je dirais… Je ne sais pas…

Léri tourna son visage vers son interlocuteur, qui crut discerner une esquisse de sourire. Soudainement, Voruin n'eut plus envie de discuter, et le silence qui lui pesait quelques minutes auparavant, maintenant lui manqua. Il se sentit étrangement dominé par l'expression moqueuse de la jeune fille.

— Oubliez ma question…

— Pourquoi ? coupa Léri.

Voruin commençait à transpirer sous son lourd manteau. Il n'aurait pas dû se laisser impressionner par une gamine toute fluette et qu'il pouvait porter sous un seul bras. Mais pourtant tel était le cas. Étrangement, la présence de Léri, qui devait être initialement source de réconfort, devenait inquiétante.

— C'était indélicat…

Indélicat ? Lui qui avait toujours fait fi de la délicatesse, parfaitement superflue quand on regarde la réalité comme elle est, voilà qu'il s'excusait d'en manquer. Il sentit plus qu'il ne vit le sourire sarcastique de sa voisine s'étirer.

— Il y a tant d'autres choses que vous me faites qu'on pourrait qualifier, au mieux, d'*indélicat*.

Léri se retourna vers la route et, rapidement, son visage retrouva l'expression inaccessible dont elle ne s'était pas encore départie, jusqu'à la tentative de conversation malheureuse. Passés quelques instants de silence, Voruin jeta un regard en coin à sa compagne : ses yeux ne quittèrent pas la route, mais le guide crut discerner sur ses traits une expression de satisfaction qui le déboussola.

La nuit était bien avancée quand Léri ouvrit les yeux, tous les sens en alerte. La jeune fille avait ressenti un étrange frisson pendant son sommeil, qu'elle avait tout d'abord associé à son rêve plutôt désagréable, avant d'en reconnaître inconsciemment la cause. Depuis que la colonie avait quitté Senré, la route fascinait Léri un peu plus

Sommaire

Sommaire

chaque jour ; car contrairement aux autres colons, elle savait exactement où Voruin les conduisait, et l'appréhension s'intensifiait. Elle se passa la main gauche sur sa pommette tatouée, comme si ce geste devenu instinctif était apte à la rassurer. Le guide avait annoncé à ses voyageurs que le site de leur destination pouvait contenir quelques vestiges, mais hélas rien de valeur. Léri savait que rien n'était plus faux : les ruines en elles-mêmes étaient un trésor, sa marque le lui avait fait savoir.

À côté, Voruin s'agita : ses nuits étaient de moins en moins reposantes, et celles des autres colons aussi d'ailleurs. Léri esquissa un sourire en coin, étant la cause de ses cauchemars. C'était sa revanche sur les choix discutables du guide la concernant. Les autres colons ne dormaient pas tous, non plus, à poings fermés : les pensées angoissantes qu'elle instillait en Voruin pouvaient être captées par les plus sensibles des dormeurs, ce qui lui avait, dans un premier temps, causé des scrupules. Léri les avait en effet considérés comme victimes de la cupidité de Voruin et forcés de fuir leur vie misérable. Il ne lui avait pas fallu bien longtemps pour laisser de côté sa conscience : aucun des colons n'avait pris sa défense quand leur guide avait décidé de faire d'elle le prix de leur expédition, et personne ne lui avait manifesté un quelconque soutien depuis. Léri savait que le danger les attendait au bout du chemin, et cette issue la réjouissait. Elle rit légèrement en pensant à la question posée par Voruin sur son âge ; s'il connaissait son âge réel, qui elle était, il n'aurait jamais osé poser la main sur elle. Décidemment, son séjour parmi les mortels n'avait pas été particulièrement amusant, et elle avait hâte de voir sa fin arriver.

Léri conserva le silence pendant les cinq jours qui suivirent. Son apparente morosité semblait revenue, tellement que Voruin commençait à douter du bref échange qui lui avait fait perdre ses moyens. La matinée était déjà bien avancée quand la caravane arriva en vue de ruines qui se mêlaient aux arbres de la forêt, toujours plus épaisse. Le guide venait d'amener les colons à destination, et il n'allait pas tarder à leur demander leur paiement. Cette idée lui plaisait doublement : d'une part, la paye était toujours le meilleur moment d'une mission, et d'autre part, il en avait assez de voyager avec pour toute compagnie une gamine taciturne qui avait réussi, par il ne savait quelle astuce, à le déstabiliser.

Et pourtant, elle lui manquerait, Léri ; il appréciait sa petite taille fine et sèche, ses cheveux noirs coupés aux épaules et qui semblaient danser avec le mouvement de la charrette. Voruin tourna la tête vers elle, assise à sa gauche : elle ne bougeait pas, même ses yeux semblaient aussi immobiles que les pierres vers lesquelles ils avançaient. Pire encore, elle ne cillait même pas. Décidemment, il était temps de laisser cette étrange fille derrière lui.

La caravane s'immobilisa au niveau des premiers vestiges. Voruin sauta à bas de sa charrette, imité de leur coté par les colons, désireux de découvrir leur nouveau lieu de vie. Il ne leur fallut pas bien longtemps pour exprimer la surprise dans laquelle le décor les plongeait:

— Cela ne ressemble pas à ce qu'on nous avait décrit ! s'offusqua un premier colon, un homme d'une quarantaine d'années dont la silhouette trahissait une vie de privations.

— Vous êt' sûr qu'c'est là qu'on doit aller ? demanda un autre auquel il manquait une bonne partie de la dentition.

Sommaire

Sommaire

Voruin leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir. Fouillant sous la toile de la charrette, il trouva un rouleau qu'il brandit face aux voyageurs méfiants que la colère gagnait.

— Ceci est la carte que vous m'avez confiée. J'ai suivi le chemin indiqué, et il nous a menés ici. Je vous ai lu, avant de partir, la note en bas qui indique que la forêt a légèrement regagné du terrain…

— Légèrement ! le coupa une femme maigre avec un très jeune enfant dans les bras et un autre accroché à sa jupe. La forêt est partout ! Les ruines étaient censées être habitables, avec relativement peu de travaux pour fabriquer des maisons. Je ne vois rien ici qui puisse nous servir d'abri !

Voruin leva les yeux vers le banc sur lequel Léri et lui avaient voyagé, pensant que la jeune fille y était encore. Le banc vide le surprit, et il se sentit subitement abandonné, voire en danger. Pivotant sur lui-même, il parcourut du regard la forêt qui, malgré l'heure et le soleil radieux, semblait de plus en plus menaçante ; Léri n'était nulle part. Il devait répondre aux colons, et de préférence être rassurant.

— Je suis certain que ces ruines sont parfaitement habitables. Si vous le souhaitez, je peux vous aider à les explorer, et je ne repartirai que demain…

— Oh que oui, vous allez rester ! Et s'il s'avère que nous ne pouvons pas nous abriter, vous nous emmènerez ailleurs !

Les paroles du premier colon rassemblèrent de façon unanime l'assentiment des autres exilés. Voruin, pour l'instant, n'avait d'autre choix que d'acquiescer. Se com-

posant une expression avenante et compréhensive, il hocha la tête, manifestant par là son accord.

La nuit était tombée. Avec la densité du feuillage des arbres, l'obscurité avait rapidement envahi le camp improvisé, mais les colons avaient réussi à se confectionner de rudimentaires abris. Voruin avait entendu Léri en mettant la main à l'ouvrage, et l'inquiétude qu'il ressentait, causée par son absence, le surprenait : il n'avait pas réalisé à quel point il s'était entiché de la jeune fille, et la chaleur qu'elle lui avait prodigué tout au long du voyage lui manquait.

Le guide, allongé à quelques mètres du feu dans une petite tente humide qui sentait le renfermé, percevait le sommeil qui le gagnait. Finalement, il s'y laissa glisser, rêvant à des jours plus secs et *dorés*... Il marchait dans cette forêt lugubre, à la recherche de sa compagne de route, quand il tomba, au détour d'un sentier animal, sur un coffre en bois vermoulu. Curieux, il l'ouvrit sans difficulté, et se retrouva à devoir plisser les yeux face à l'éclat qui en émergeait.

Le guide contemplait ce trésor, émerveillé : des pierres multicolores, des étoffes chatoyantes et de la vaisselle finement ciselée s'entassaient pêle-mêle, n'attendant qu'à être saisies. Même l'obscurité semblait avoir reculé face à la splendeur du contenu. Comment allait-il pouvoir transporter toutes ces richesses, sans être vu de personne ? Car il était hors de question de partager avec les colons : Voruin approchait de l'âge où les voyages devenaient de plus en plus fatigants et douloureux, et la retraite se faisait sentir. Nul doute que ce petit pécune ne serait pas de trop pour ses vieux jours. Et qui sait, peut-être même allait-il tirer sa révérence tout de suite...

Sommaire

Sommaire

Voruin trouva une pelle non loin, appuyée à un arbre. Voilà qui tombait bien ! Il allait creuser un trou bien profond, y placer le coffre et le recouvrir, en prenant garde à camoufler l'emplacement avec de l'herbe, des feuilles mortes et des brindilles, de façon semblable à ce qui recouvrait le sol alentour.

Chose faite, il vérifia la solidité de son travail en le piétinant et, satisfait du résultat, alla cueillir une fleur à quelques pas pour la déposer à l'emplacement du coffre, comme repère. À peine posée au sol, ses pétales se flétrirent, brunirent et s'évaporèrent. Médusé, Voruin s'en approcha et, au moment où ses doigts se refermaient sur la tige verte, le monde se mit à tournoyer. Il tomba lourdement à la renverse, prit de vertiges, sans comprendre ce qui pouvait bien se passer. Ce n'est que quand il lâcha la tige que le monde cessa sa course folle et qu'il put se lever sans risquer de sentir son cœur se retourner.

Mais il n'était plus dans la forêt…

Léri se dressait face à lui. Elle, qui était plutôt petite et menue, semblait bien plus grande et formée, comme si elle avait dix ans de plus. Ses cheveux, plus longs, n'étaient plus noirs mais blancs, sans pour autant la vieillir. L'aura divine qui émanait d'elle paraissait la grandir davantage, et Voruin déglutit avec peine, gagné par une crainte qu'il ne s'expliquait pas. Il commença par parcourir des yeux la plaine fleurie et infinie dans laquelle il était apparu, à la recherche du site cachant le coffre. Mais les repères avaient changé, et rien n'indiquait l'emplacement du coffre tant convoité. Peut-être Léri pourrait-elle l'aider… Après tout, il n'avait pas été si mauvais que cela avec elle, et jamais il ne l'avait maltraitée plus que nécessaire. Certes, il avait fallu qu'il s'impose au début, mais si ensuite elle ne se dé-

battait plus, c'est qu'elle était consentante… Persuadé de ses bonnes intentions, le guide reporta son attention sur la jeune fille, ou plutôt la femme à l'aspect si jeune, mais à l'aura mystérieuse et sans âge.

— Léri, je te cherchais partout… Tu n'es pas blessée ?

Léri s'avança, un mince sourire affiché sur son visage ; son tatouage noir contrastait magnifiquement avec l'éclat neigeux de sa chevelure.

— Non, merci de t'en soucier. Mais j'ai remarqué que j'étais proche des miens, davantage que ce que je croyais, et j'ai décidé de les rejoindre.

Voruin sentait son malaise s'accroitre : de toute évidence, quelque chose ne tournait pas rond. Il ne parvenait pas à identifier si cela était dû à la nouvelle apparence de sa compagne de voyage, ou à son sourire inquiétant, ou encore à cette atmosphère étrange qui commençait à l'oppresser.

— J'ai trouvé un trésor dans la forêt à côté du camp.

Léri haussa les sourcils d'un air curieux.

— Vraiment ? De quoi s'agissait-il ?

— D'un coffre rempli de richesses, répondit-il sans réussir à masquer une expression carnassière et avide. Je l'ai enterré pour pouvoir le récupérer discrètement, quand les colons seront suffisamment bien installés pour que je puisse partir.

Le sourire de Léri disparut.

— Bien sûr, on peut partager, si tu veux, proposa le guide à contrecœur, sentant la menace croître.

La jeune femme poussa un profond soupir : dans n'importe quel autre cadre, Voruin aurait pensé à un soupir de

Sommaire

Sommaire

tristesse, mais il lui associa également un sentiment de fatalité qui le fit frissonner.

— Es-tu bien sûr de ce que tu as vu ?

Voruin, pour se rassurer, prit un air bravache.

— Aussi sûr que je te vois, ma petite.

Léri conserva le silence et ne bougea pas, ses yeux fixés dans ceux de l'homme qui avait été son compagnon de route forcé. Ce dernier, mal-à-l'aise, voulut détourner le regard. Mais la volonté de Léri semblait avoir capturé ses yeux et, au fur et à mesure que les secondes s'écoulaient, que les minutes se succédaient, l'esprit du guide cessa de fonctionner, totalement dominé par celui de la créature face à lui.

Finalement, il s'écroula.

Léri regarda le corps de son tortionnaire, abandonné par la vie. Il n'était pas le premier à finir ainsi, terrassé par sa propre cupidité. La jeune femme avait cru un instant qu'il allait réussir, qu'il allait admettre... car oui, il avait bel et bien trouvé un trésor, mais pas dans la forêt à la fin du voyage. Le trésor, il avait voyagé à côté pendant plus d'un mois, couché avec, dormi, et même brièvement discuté. Léri avait haï cet homme qui l'avait humiliée, alors qu'elle effectuait son voyage initiatique pour gravir les échelons dans la hiérarchie divine. Pour cela, il lui avait fallu adopter le physique et les caractéristiques d'une simple mortelle entre enfance et adolescence, et rentrer par des moyens non magiques en s'associant à un humain. Sa cible pouvait être une bonne ou une mauvaise personne, mais aussi quelqu'un entre les deux. C'est ce qu'elle avait découvert à la toute fin du voyage : Voruin,

initialement, lui paraissait douteux, et il s'était avéré tellement égocentrique et violent avec elle qu'elle l'avait rangé dans la catégorie des nuisibles, à éliminer. Mais il s'était révélé différent les derniers jours, presque attentif, et si Léri n'avait pas conservé de pénibles et douloureux souvenirs de ses contacts avec lui, nul doute qu'elle aurait changé d'avis.

Elle était une nouvelle divinité mineure, associée à l'aventure. Elle protégerait les voyageurs, les errants, les messagers… à condition qu'ils la perçoivent telle qu'elle est : une merveille, un trésor. Car tels étaient considérés les nouveaux dieux, plus cléments, moins exigeants quant aux cérémonies et rituels. Elle-même jugeait les messes traditionnelles comme ridicules, empêtrées dans les manières et, trop souvent, la corruption des hauts-prêtres. Non, elle préférait une adoration sans mélange, sans lieu dédié, sans sacrifice dont elle n'aurait que faire.

Léri avait réussi son initiation ; la vision qu'elle avait soumise à Voruin du trésor, dans une ultime épreuve pour lui, avait révélé la nature profonde de celui qui estimait que, dans l'expédition, tout lui était dû. Elle ne s'était donc pas trompée, et pourrait, très bientôt, sillonner les routes.

La nouvelle jeune déesse jeta un dernier regard méprisant à celui qui avait été incapable de comprendre autre chose que son intérêt personnel et de voir la merveille en elle, avant de s'en détourner, définitivement.

La matinée était bien avancée quand un des colons ouvrit la tente de Voruin. Il n'appréciait pas particulièrement leur guide, ni personne d'autre d'ailleurs, mais ils avaient besoin de quelqu'un pour aller explorer les environs plus

Sommaire

lointains. Le colon entra dans la tente pour confirmer ses premières impressions, et hoqueta de surprise.

Voruin, les yeux grands ouverts, fixait sans la voir la toile au-dessus de lui, la bouche ouverte et les mains crispées sur sa couverture.

Sommaire

NOVEMBRE 2013

Chapitre 3

Les Légendes de l'Histoire

À paraître au premier semestre 2015 le numéro 3 du webzine YmaginèreS : Les Légendes de l'Histoire

YMAGINÈRES

LE WEBZINE VENU D'AILLEURS

GRATUIT

8.15.1.13

Sommaire

Eye in the Sky

Anthony Boulanger
http://anthony-khellendros.blogspot.fr/

Illustration

Sabine Rogard
https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire

Dépêche de l'*European Press Agency* - 12 juin 2062

L'égyptologie, discipline orpheline de découvertes majeures depuis maintenant plusieurs décennies, revient sous le feu des projecteurs aujourd'hui.

Le professeur Michael Winston, égyptologue franco-anglais mandaté par le célèbre British Museum et le Musée du Louvre, vient en effet de tenir une conférence au Caire le 11 juin 2062 dans laquelle il annonce avoir découvert une nouvelle tombe dans la célèbre Vallée des Rois.

La structure en question, enterrée, a pu être découverte par le sponsoring assuré par l'entreprise japonaise Sêto. Le dirigeant de la firme, Monsieur Hiro Sêto, égyptophile, a gratuitement mis à disposition du professeur Winston et de son équipe un équipement sonar de pointe. Ce matériel de haute technologie permet de sonder, de voir, à

travers plusieurs mètres de roches. Utilisé tout d'abord pour investiguer la Tombe de Thoutmosis II, mise à jour l'année passée, avec l'espoir de découvrir de nouvelles salles, telles que la deuxième chambre funéraire, le sonar a révélé la présence sous l'édifice funéraire du second monument.

Les premières images reconstituées montrent qu'il s'agit d'une structure intermédiaire entre les mastabas, premiers tombeaux utilisés en Égypte et les pyramides à degrés. Sa hauteur avoisinerait les cent cinquante huit mètres de haut. Pour comparaison, la plus grande Pyramide d'Égypte, celle de Khéops, située à Gizeh, culmine à cent trente sept mètres.

Le sonar a également pu percer le secret du labyrinthe de ce monument, offrant par coupes successives, une représentation tridimensionnelle des couloirs et salles du sépulcre. Loin des habituelles conceptions que l'on peut retrouver parmi les autres sépultures de la Vallée, cette tombe semble posséder un petit nombre de salles disposées en simple enfilade, sans couloir descendant ou ascendant.

Ces premiers éléments soulèvent déjà de nombreuses questions dans le cercle des égyptologues. Quel est l'âge du monument ? Pourquoi cette hauteur si démesurée si aucune salle n'est dissimulée dans le volume de cette nouvelle pyramide ? Comment le tombeau s'est-il ainsi retrouvé enseveli sous plusieurs centaines de mètres cubes de sable et de roche, pour finir par servir de fondations à une seconde sépulture ?

Sommaire

Sommaire

Certains scientifiques ont d'ors et déjà, au vu des éléments présentés par le professeur Winston, et en particulier, le recouvrement de la totalité du monument, émis l'hypothèse qu'il pouvait s'agir là de la toute première pyramide jamais construite par le peuple égyptien, malgré son architecture hybride entre mastaba et pyramide à degrés.

Financée par Monsieur Sêto et avec l'accord du Ministère égyptien de la Culture et de l'Histoire, une mission se prépare à forer à travers la base de la tombe de Thoutmosis II et la roche pour atteindre l'entrée de la première salle. Elle sera menée bien évidemment par le professeur Winston. Sa composition exacte est pour le moment tenue secrète.

Thomas Knocker, pour l'EPA, 12 juin 2062.

Site de Deir el-Bahari - 23 juillet 2062

Après un long voyage, l'hélicoptère arriva en soirée en vue de sa destination. À l'horizon, discernables entre les pans de rocs, apparaissaient les tombeaux de la Vallée des Rois, solennels dans la lumière orangée du crépuscule de la région. Dans la carcasse métallique, peinte de noir et de rouge, un homme souriait à ce spectacle. Il était déjà venu à plusieurs reprises sur ces terres mais contempler depuis le ciel le soleil couchant illuminer les monuments avait un parfum particulier.

Le voyage dura encore quelques minutes durant lesquelles les tombeaux grossirent tandis que l'hélicoptère se rapprochait. Plusieurs monuments furent dépassés, puis l'homme baissa les yeux, son regard attiré par un cercle de lumières rouges entre les dunes. Le pilote l'avait aperçu également et entamait un virage large pour se positionner au-dessus. La descente souleva de gros nuages de sable et les grains vinrent percuter les vitres et les pales de l'appareil en un crépitement désagréable. Il fallut une soixantaine de secondes au pilote pour poser l'hélicoptère. L'atterrissage terminé et les pales immobilisées, le passager enleva son casque, défroissa quelque peu son costume et ouvrit la porte coulissante.

Il ne descendit pas immédiatement. Il resta quelques secondes entre ces deux mondes, entre l'habitacle climatisé bardé de technologies de l'hélico et la beauté vibrante de chaleur, le néant du désert devant lui. L'homme huma l'air, appréciant les senteurs sèches et étranges du sable et de la poussière dans la nuit. Tout lui semblait silencieux et inhumain. Le voyageur aurait pu se croire le dernier homme au monde... De nouvelles ampoules rouges s'illuminèrent brusquement, traçant un chemin de lumière, intangible, irréel dans ce décor, joignant l'hélicoptère à un autre lieu. La vision de cette voie de néons fit apparaître un sourire sur le visage de l'homme tandis qu'il descendait de l'engin.

En posant le pied sur le sable, il sentit les reliquats de chaleur de la journée monter du sol et l'envahir doucement, le réchauffant quelque peu malgré la froidure naissante de la nuit. Le sourire s'accentua tandis que le voyageur foulait les grains dorés, devinait les formes des tombes autour de lui. Une lumière blanche et vive se

Sommaire

Sommaire

voyait à quelques dizaines de mètres, éclairant peu à peu le visage asiatique du nouvel arrivant.

Trois hommes, armés de mitrailleuses, attendaient à l'arrière d'un 4x4 découvert.

— Bonjour Monsieur Sêto, commença un autre homme, descendant de la place du conducteur.

— Konnichiwa, Professeur Winston. Très heureux de vous rencontrer, dit Sêto dans un français impeccable.

— Pas autant que moi, répondit l'homme en s'inclinant.

L'homme d'affaires japonais fléchit le buste à son tour. À la lumière du projecteur du 4x4, les deux hommes se dévisagèrent amicalement. Ils se rencontraient physiquement pour la première fois.

Sêto portait un costume de flanelle sombre, tandis que Winston, habitué à la vie sous ce climat, allait en pantalon et chemise de lin beige. Tous deux étaient grands et fins, cassants pourrait-on dire dans cette atmosphère desséchée. Si une certaine jovialité se lisait sur les traits de Winston, l'on ne pouvait sûrement pas en dire autant de Sêto. Ce dernier arborait en permanence un masque froid derrière lequel se cachait un esprit calculateur. L'on disait cet homme avare, ne dépensant sa fortune que pour assouvir sa passion dévorante pour l'Égypte.

— Avez-vous fait bon voyage ?

— Oui, arigatô gozaimasu. Si cela est possible, je voudrais être conduit au camp de base afin de l'inspecter puis m'y reposer.

— Bien sûr.

Winston tourna les talons, peut-être un peu brusquement, aiguillonné qu'il était par l'attitude supérieure de cet homme qu'il devait malgré tout appeler « son bienfaiteur ». Il reprit sa place au volant, attendant que Sêto le rejoigne en tant que passager.

Se forçant à sourire plutôt que de souffler d'exaspération, Winston mit le contact et prit le chemin du tombeau de Thoutmosis II, au pied duquel était établi le camp.

— Avez-vous eu des problèmes avec les pillards ou les journalistes depuis notre dernier échange ? demanda brusquement Sêto.

— Non monsieur. Les soldats détachés par le Ministère égyptien sont toujours très efficaces sur ce plan.

— Bien, bien... Et avez-vous atteint l'entrée de la tombe ? Il y a deux jours, vous m'annonciez que ce n'était qu'une question d'heures encore.

— En effet. Nous avons atteint l'entrée du couloir de la structure en fin de journée. Quand vous m'avez appris que vous arriviez, nous avons choisi de vous attendre avant d'envoyer le robot ou de descendre. Tout le monde est très impatient à l'idée de fouler le sol de ce tombeau !

— Je le suis également, Professeur.

Le 4x4 contourna une dune spectaculaire et se retrouva bientôt face à un champ de tentes et structures préfabriquées. Plusieurs hommes armés étaient disposés en cercle autour d'elles, ainsi que près de l'entrée d'une sépulture, bouche noire sur fond beige que l'on devinait sans peine.

— Nous y voici, monsieur Sêto.

Sommaire

Sommaire

Le Japonais acquiesça silencieusement. Tandis que Winston menait la voiture en direction du campement, l'homme d'affaires garda les yeux braqués vers la sépulture de Thoutmosis II. Il ne consentit à détourner son regard qu'au moment où, atteignant un parking improvisé, composé de planches de bois hâtivement jointes et posées sur le sable, une tente lui boucha la vue.

Les deux hommes sortirent de la voiture et les trois hommes de main qu'elle transportait descendirent à leur tour.

— Winston ! Winston ! héla une voix soudainement.

L'égyptologue se retourna. Mettant la main en visière pour se protéger de la lumière crue des projecteurs du camp, il reconnut enfin celui qui l'interpellait et se dirigea dans sa direction, invitant son passager à faire de même.

— Monsieur Sêto, dit le professeur, laissez-moi vous présenter le professeur David Mallard, un éminent confrère français, héritier de Champollion et qui a fait des hiéroglyphes de toute époque et dynastie sa spécialité.

Mallard tendit sa main droite en avant mais Sêto s'inclina, plus bas qu'il ne l'avait fait pour lui, remarqua Winston.

— C'est un grand honneur pour moi, professeur. J'ai assidûment dévoré vos ouvrages.

— Euh... Merci, Monsieur ! C'est un honneur pour moi aussi !

— Tu avais quelque chose à me dire, David ? demanda Winston.

— Oui Michaël ! Nous avons fait descendre la caméra flexible pendant que tu allais chercher notre auguste in-

vité. Les images confirment les échos du sonar, on a une succession de trous circulaires dans le premier couloir du mastaba, enfin, de la pyramide, qui nous empêche d'envoyer un robot en premier.

— Ok. Eh bien, regardons le bon côté de la chose ! En sautant cette étape, nous descendrons plus vite nous-mêmes dans ces salles !

Sommaire

Tombeau de Thoutmosis II - 25 juillet 2062

Depuis l'arrivée de Sêto en Égypte, deux nuits s'étaient écoulées. Presque quarante-huit heures « à vitesse variable » comme aimait dire Mallard. Certaines passaient sans que l'on s'en rende compte, celles où l'on discutait sur les images du sonar, où l'on lançait des hypothèses. D'autres passaient terriblement lentement. Cela avait été le cas des quelques heures pendant lesquelles l'équipe avait attendu les résultats de la datation au carbone 14. Après avoir descendu un ciseau à pointes de diamant, l'éclat de bois fossilisé enlevé à un montant du tunnel avait été envoyé au Caire pour analyse. Le résultat était tombé comme un couperet.

Cinq mille trois cents ans.

Plus vieux que tout ce qui avait été imaginé. Plus vieux que Horus au serekh, le premier pharaon, plus vieux que la première Pyramide de la Vallée des Rois, plus vieux que n'importe quelle autre construction sur ces terres.

Sommaire

Dans une pièce en préfabriqué, hermétique et dotée d'un sas pour éviter que du sable n'entre, Winston vérifiait une dernière fois les équipements. Il aurait pu laisser cela à un de ses adjoints, mais en professionnel sachant que sa vie pouvait être sauvée par ce matériel, il s'acquittait lui-même de la tâche. Radio, corde de nylons, mousquetons, piolets, lampes, rations de survie, masque, inhalateur d'oxygène, trousse à pharmacie. Les sacs seraient bien remplis, comme à l'accoutumée. Pour s'enfoncer dans l'inconnu, l'homme emportait matériel d'escalade, de plongée, de spéléologie. Comme si la Pyramide cristallisait en son sein tous les mystères et les dangers des grands espaces, des montagnes mortelles, des abysses insondables et des cavernes sans fin.

Au fond de la salle, Mallard et Sêto détaillaient une dernière fois le plan reconstitué d'après les échos du sonar. L'appareil avait été lourdement mis à contribution, son faisceau d'onde pointé sur chaque parcelle de la structure souterraine à la recherche de la moindre salle cachée, du moindre interrupteur pouvant déclencher un piège fatal. Mais de ces longs moments d'acquisition des données, les chercheurs avaient également pu tirer l'emplacement de ce qui ressemblait à un sarcophage entre autres, et cette découverte stimulait l'imagination fertile des trois hommes et de leurs assistants.

Michaël Winston détailla un peu plus ses deux camarades. Il avait en effet décidé que ces deux seules personnes l'accompagneraient dans le sépulcre, en raison de l'exiguïté des lieux. Enfin... Y emmener Mallard était logique et prévu dès le début de la mission. Hiro Sêto s'était tout simplement invité. Ne pas lui faire cette faveur était se priver de crédits nécessaires pour la survie du Louvre

et du British Museum. Sur le visage de David s'affichait la plus simple et pure expression de jovialité, celle que Winston lui avait toujours connue. Les sentiments sur la figure du Japonais étaient plus compliqués à décrire. On pouvait déceler toutefois, sur ces traits habituellement froids comme le marbre, une certaine exultation, déformée de temps à autre par de l'impatience, de l'exaspération. Ces émotions, l'homme les exprimait de plus en plus fréquemment à mesure que les heures défilaient.

Hiro détourna un bref instant ses yeux des plans étalés sur la table de travail pour croiser ceux de Winston. Ce dernier détourna bien vite son regard en réprimant un frisson. Si son envie de découvrir les mystères de cette Pyramide n'avait pas été aussi forte, nul doute que Winston aurait refusé de s'enfoncer sous terre avec un homme dont les pupilles brûlaient en fait de folie...

Sommaire ⇧

Sous le tombeau de Thoutmosis II - 26 juillet 2062

Le trio se présenta devant la tombe à l›aube, à l'heure où la chaleur est plus qu›aisément supportable. Devant eux, la bouche du tunnel était illuminée par quantité de néons disposés à intervalles réguliers. Derrière eux, les soldats et le reste de l'équipe attendaient en silence. Ce fut sans un mot que Winston s'enfonça dans l'ouverture béante, suivie par Sêto. Le doigt sur le déclencheur de son appareil photo, Mallard fermait la marche.

Sommaire

Les trois hommes furent bientôt entourés par les fresques et les bas-reliefs. Des dieux et des hommes, de profil, accompagnaient la marche des explorateurs, mais ceux-ci, insouciants de ces merveilles, aussi communes pouvaient-elles sembler, ne les gratifièrent d'aucune observation. Le couloir descendait en pente douce jusqu'au caveau mortuaire, antichambre de la salle du sarcophage. Après quelques mètres de marche, une ouverture sur la droite apparut.

— Voici la bifurcation vers les chambres funéraires, commenta Winston.

Sans qu'aucune autre parole ne soit prononcée, les hommes continuèrent leur descente. Il ne leur fallut que quelques secondes supplémentaires pour arriver dans une grande salle entièrement vide. Un couloir foré à travers le mur s'enfonçait un peu plus dans la tombe et menait à la Chambre du Sarcophage. Le passage était barré d'un filin métallique et aucune lumière ne l'éclairait. Un second trou s'ouvrait à même le sol, éclairé celui-là, et pourvu d'une échelle de corde solidement ancrée au sol.

— Messieurs, nous y voici !

La voix de David Mallard résonna étrangement et fit frissonner Michaël plutôt qu'elle ne le réjouit. Soudainement, le gouffre semblait irrésistiblement horrible. Un des néons éclairant la descente clignota, comme voulant signifier aux trois hommes qu'il était encore possible de rebrousser chemin avant de s'engager dans cette folie et de ne pouvoir échapper à la monstruosité qui sommeillait vraisemblablement dans les profondeurs de la Vallée des Rois. Une des hypothèses qu'un confrère égyptien avait adressée à Winston lui revint soudain en mémoire : *La tombe de*

Thoutmosis est un sceau. Le pouvoir de Pharaon condamne un maléfice et l'empêche de se déchaîner sur l'Égypte. Ne descendez pas là-bas.

— Ne tardons pas sans raison, lâcha Sêto d'une voix forte.

Winston déglutit, et, épongeant la sueur froide qui couvrait son front, commença à descendre l'échelle.

— C'est du granit rose, commença Winston en étudiant le linteau de l'entrée du monument, à la lumière de sa lampe torche. Relativement rare dans la région. D'autant plus lorsque l'on considère que ce tombeau a près de soixante siècles. La personne enterrée ici devait être immensément riche.

— Ou immensément aimée de son peuple, continua Mallard.

— Ou immensément crainte, conclut Sêto.

Jetant un regard passablement surpris à l'homme d'affaires, David continua à prendre des photos, multipliant les zooms et les points de vue. Il s'attarda en particulier sur un faucon gravé, de profil, encore net et visible malgré le temps passé. Après une rapide inspection, il apparut que l'oiseau était le seul signe figuré sur le granit, et l'équipe progressa.

Le premier couloir, large et haut de deux mètres environ, était percé au sol de plusieurs ouvertures circulaires de différents diamètres, comme révélé par le sonar. De nombreuses alcôves étaient percées dans le mur. Le trio avança prudemment, soulevant à chaque pas un nuage de poussière sombre, se teintant de rouge sang lorsque la lumière des torches les effleurait.

Sommaire

Sommaire

— Je me demande bien à quoi peuvent servir ces orifices. C'est la première fois que j'en rencontre de telles. Michaël, tu as une idée ?

— Non. Nous ne pouvons que constater pour l'instant qu'une sorte de chemin est aménagé entre ces trous. Ils ne sont pas a priori là pour empêcher le passage de visiteurs...

— Ne sont-ce pas des hiéroglyphes ici ?

Sêto pointait le mur de gauche de sa torche. La lumière blanche illuminait un cartouche doré dans lequel des symboles hiéroglyphiques étaient représentés : un ibis suivi d'un cercle.

— Si c'en sont, commença Mallard après plusieurs secondes de profonde réflexion, alors je ne les connais pas. Pas sous cette forme, je veux dire...

— Continuons ce premier repérage, nous nous attarderons sur les détails plus tard, aussi intrigants soient-ils, répondit Winston.

Les trois explorateurs continuèrent leur marche, quittant bientôt le couloir. Ils débouchèrent dans une grande salle rectangulaire. À peine regardaient-ils en hauteur qu'ils ne pouvaient plus voir le plafond ; à peine regardaient-ils vers l'extrémité en face d'eux qu'il leur semblait que le second couloir disparaissait, aspiré par l'horizon.

— Euh... Je suppose qu'il y a un dispositif de miroirs pour créer de telles illusions d'optiques.

Personne ne répondit à Mallard. Les trois hommes voyaient bien que la lumière de leurs torches ne se reflétait nulle part. La salle semblait véritablement prendre des dimensions infinies dès qu'ils essayaient de la mesurer.

— Regardez donc sur les murs à nouveaux ! s'exclama Sêto.

Suivant la direction qu'indiquait le Japonais, les égyptologues contemplèrent une série de fresques peintes, aux couleurs toujours vives.

— Ici, nous avons le récit de la genèse du monde, dit Winston. De Noun à Osiris.

— De l'autre côté aussi, s'exclama Mallard. Les œuvres sont identiques.

— Puis la naissance du Dieu Faucon, continua Winston en progressant un peu plus dans la salle. Ici, Seth assassinant son frère Osiris. La résurrection de celui-ci grâce à Isis et Nephthys et la venue au monde d'Horus.

— J'ai la même chose également. On passe ensuite au Tribunal des Dieux.

— Le tribunal qui statua sur la légitimité de la succession d'Horus à son père pour le trône ? demanda Sêto qui marchait entre les deux hommes.

— C'est cela... Sur ce pan du mur, Horus est représenté aux côtés de son père, coiffé du némès et de l'uræus, sceptre à la main. Il est auréolé par la lumière solaire et l'Égypte est à ses pieds... David, tu as remarqué comment les fresques sont tout à fait inhabituelles ? Les protagonistes sont de face, on est dans du figuratif avec débauches de détails.

— Oui, j'ai remarqué également, c'est quand même bien flagrant. Mais tu dis que ton côté affiche Horus ? Ici, cette partie semble faire l'éloge de Seth. On y voit le Dieu rouge aux côtés de Rê. Lui aussi est illuminé par la lumière du dieu. Les deux voguent sur la barque solaire et

Sommaire

Sommaire

Seth combat Apophis, sauvant ainsi chaque jour le peuple égyptien.

Tandis que Mallard prononçait ces mots, des filaments de brume surgirent devant les hommes et eurent tôt fait d'envahir la pièce. En quelques secondes, les trois hommes se retrouvèrent dans une grisaille totale et inextricable dans laquelle ils pouvaient à peine discerner leurs mains en les tendant devant eux. Peut-être l'un d'eux tenta-t-il de parler mais les sons étaient autant étouffés que leurs yeux étaient aveuglés.

Lorsque la brume se dissipa, les explorateurs se retrouvèrent face à deux portes monumentales. Aucune trace de la pièce aux fresques, ni du couloir aux multiples encoches. Sêto, Mallard et Winston se trouvaient dans un cul-de-sac.

— Je… Je ne comprends pas ce qu'il se passe ici, murmure Mallard. Est-ce une hallucination ? Winston ?

— Si c'est une hallucination, elle est collective alors, répondit-il. Il faut que nous restions calmes. David, même si tu n'es ni Japonais, ni Anglais, et que le flegme ne t'est pas enseigné depuis ton plus jeune âge, essaye de ne pas paniquer, ajouta Winston en une tentative de plaisanterie.

Ignorant la conversation, Hiro Sêto s'approcha des deux ouvertures. Une gravure et des hiéroglyphes surplombaient chaque linteau. Un faucon à gauche, et un animal séthien à droite.

— Je pense qu'il faut choisir, commença-t-il doucement. Lequel entre Horus et Seth avait raison et devait devenir le premier Pharaon d'Égypte ?

— Horus, évidemment, répondit Winston.

— Quelle prompte réponse. Même les Dieux ont passé quatre-vingt jours pour y répondre…

— Et ils ont tranché en faveur du Dieu Faucon. C'est donc sous son arche que je passerai. De plus, rappelez-vous de l'entrée de cette sépulture. Il y avait la même gravure de faucon.

Sans attendre une seconde supplémentaire, Sêto poussa la porte gardée par l'oiseau et s'avança. Les ténèbres accueillirent le Japonais dans la salle suivante. Les deux Européens attendirent quelques secondes, mais aucun son ne leur parvenait. Ni cri d'alarme, ni respiration, ni bruit de pas.

— On franchit la porte de Seth ? demanda finalement Mallard.

— Non. J'ai une hypothèse, mon cher ami. Terrifiante.

Winston regarda son ami droit dans les yeux, quelques secondes, puis s'approcha à son tour de la porte qu'avait franchi Sêto.

Passant de l'autre côté, Winston découvrit une salle aux murs couverts d'or et d'onyx. Les pierres noires étaient assemblées de façon à dessiner des dizaines d'oudjats.

— Cela confirme un peu plus ce que je pensais. Les Yeux d'Horus sont partout dans cette pièce.

Délaissant l'observation des murs, Winston vit Sêto, debout près d'un autel, en train d'observer une tablette de granit.

— Vous voilà enfin, lâcha le Japonais en se retournant. Cela fait plusieurs minutes que je vous appelle.

— Il fallait revenir nous chercher.

Sommaire

Sommaire

— Et comment, professeur ? Vu qu'il n'y a pas de porte derrière vous !

L'égyptologue se retourna et se retrouva en effet face à un gigantesque oudjat là où aurait dû se trouver la porte qu'il venait de franchir. Alors qu'il tâtonnait la pierre à la recherche d'un mécanisme, il fut projeté à terre par l'apparition de Mallard.

— Ah ! Professeur Mallard, reprit Sêto. Approchez, je vous prie, dit-il sans se soucier de savoir si l'un des deux hommes s'était blessé. Je crois que cette pierre pourrait vous intéresser.

— Euh… Excuse-moi, Michaël. Oui, oui, j'arrive, ajouta David en se relevant tant bien que mal. Excuse-moi encore.

Mallard s'approcha à son tour de l'autel, suivi de Winston. Sêto passa délicatement la tablette au professeur.

— Ce sont des hiéroglyphes très primitifs… Très figuratifs. Troisième millénaire avant Jésus-Christ.

— Tu pourrais les traduire ? demanda Winston.

— Accorde-moi quelques minutes.

Laissant Mallard seul avec les hiéroglyphes, les deux hommes s'approchèrent quant à eux de l'unique porte de la salle, qui faisait face au mur par lequel ils étaient « arrivés ». Winston appuya sans réelle conviction sur le battant droit. Celui-ci ne céda pas d'un pouce. Il poussa plus fort, s'appuyant de tout son poids, sans plus de succès.

— Evidemment, murmura l'Anglais.

— Il faut triompher des salles les unes après les autres, murmura Sêto. Comprendre le secret présent dans chacune pour passer à la suivante. Jusqu'au sarcophage.

— Je pense avoir réussi à traduire quelques lignes, messieurs… Grosso modo, cette tablette dit : «Je suis l'œil dans le ciel, je te regarde, je lis tes pensées, je proclame les lois.» Il me faudrait encore quelques minutes pour la suite.

— Ce ne sera pas nécessaire David…

Devant Sêto et Winston, la porte d'onyx avait commencé à s'entrouvrir dès le commencement de la traduction de Mallard et s'était maintenant entrebâillée de façon à permettre le passage d'un homme. L'égyptologue jeta un coup d'œil au Japonais. L'étincelle de folie qu'il avait crut entrapercevoir auparavant s'était maintenant muée en un brasier dangereux. Était-ce de l'excitation devant les découvertes successives que faisait le trio ? De l'impatience ? De la démence ?

— Mais il y a peut-être d'autres informations plus loin dans cette tablette. Il serait plus prudent d'attendre. Nous sommes confrontés à quelque chose qui nous dépasse et nous avons eu de la chance jusqu'à maintenant. Qui sait si nous ne serions pas morts en ce moment si nous avions choisi la porte de Seth !

— Montre-moi la tablette, s'il te plaît, demanda Winston à son confrère.

Après quelques secondes, celui-ci reprit la parole.

— Michaël… murmura Mallard. Explique-moi… Tu as deviné des choses, partage-les.

— Le faucon à l'entrée de la Pyramide, l'âge du monument qui le place en tant que première construction égyptienne, en tant que premier tombeau du premier Pharaon de ces terres, les fresques mythologiques et le choix entre Horus et son éternel ennemi, les oudjats disséminés à tout-va. Tous ces éléments conduisent à une

Sommaire

Sommaire

seule conclusion. Folle et terrifiante comme je te l'ai déjà dit. Celle que ce tombeau est celui d'Horus en personne !

— Mais... Et cette chanson ? C'est celle d'Alan Parson ! Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ?

— Je ne sais pas encore.

De la même façon qu'il avait abandonné Mallard dans la salle des Portes, Winston jeta un dernier coup d'œil à ses deux compagnons et s'engouffra en premier dans la salle suivante.

Lorsqu'il se réveilla, la première chose que sentit Winston fut une douleur lancinante à la base de son crâne. Ensuite, ce fut le froid d'un liquide visqueux dans sa nuque. L'Anglais ouvrit les yeux mais seule la noirceur de l'obscurité l'accueillit. Il essaya de toucher son cou mais il sentit des cordes mordre ses chairs tandis qu'il tentait de lever le bras. Winston laissa échapper un grognement.

— Oh, vous êtes réveillé, professeur Winston.

La voix de Sêto résonnait dans les ténèbres. Dangereuse. Sournoise. Assurée. Un flambeau s'alluma, illuminant le visage de l'homme d'affaires, un visage aux allures humaines mais terriblement animal, avec un museau long et courbé, des oreilles droites et rectilignes.

— Je dois avouer que vous avez été très perspicace jusqu'à maintenant. J'ai bien fait de miser sur vous pour retrouver ce lieu.

Michaël s'examina sommairement. Il était assis contre un mur, ligoté. Mallard était allongé auprès de lui, toujours inconscient.

— Mais qui êtes-vous à la fin, Hiro ?

— Je pense que vous le savez déjà, répondit l'homme en s'approchant et en s'accroupissant devant l'égyptologue. Voulez-vous que je vous raconte une histoire ?

Winston ne répondit pas immédiatement. Il s'inquiétait pour David. Il s'inquiétait pour lui, enfermé dans un lieu dont les mystères dépassaient l'entendement humain, et surtout, il s'inquiétait pour sa découverte. Derrière le Japonais, Winston pouvait en effet apercevoir le sarcophage qu'il avait aperçu en entrant dans la pièce, le couvercle jeté au sol et brisé en plusieurs morceaux.

— Il y a plus de cinq millénaires, il fut décidé que le premier Pharaon d'Égypte serait le Dieu Horus. Je vous épargne les détails sur les arguments présentés par les Divinités présentes et la traîtrise finale d'Isis qui discrédita Seth. Quoi qu'il en soit, Seth, après sa défaite au procès, fut placé aux côtés de Rê. Certains disaient que c'était pour l'honorer, mais en vérité, il fut gardé à l'œil par le Soleil lui-même pour éviter qu'il ne cherche à se venger d'Horus. Quelques décennies plus tard, Horus mourut et, après son ensevelissement par ses fils dans une Pyramide, revint au monde sous la forme d'Horus au Serekh, le second Pharaon. Et ainsi de suite, il se réincarna en roi de l'Égypte unifiée jusqu'à Ptolémée XV.

Winston restait abasourdi. Ce n'était pas tant les dires de Sêto qui le pétrifiaient que le lent processus de métamorphose qui touchait son visage. Un fin pelage rouge et lisse avait envahi la face du Japonais, ses yeux s'étaient agrandis et de noir, les pupilles avaient viré au jaune.

— Par la suite, l'esprit d'Horus se réincarna en Europe où il réside encore aujourd'hui.

Sommaire

Sommaire

— Et pour Seth ? demanda Winston.

— Excellente question, merci de me l'avoir posée ! Eh bien, figurez-vous que la chaleur permanente de Rê eut tôt fait de le consumer. Et de la même façon, ses cendres furent enterrées. Et de la même façon, son esprit se réincarna. Mais pour sa part, il quitta l›Europe.

— Il alla en Asie, jusqu'au Japon. C'est cela... Seth ? lâcha Winston.

— Exactement. Décidément, je ne peux plus rien vous cacher.

Devant l'égyptologue, la transformation était maintenant achevée et Winston se retrouvait face à face avec un homme pourvu d'une tête hybride entre plusieurs espèces animales, aux babines retroussées et aux yeux littéralement consumés par la colère.

— Il y a un siècle, j'ai commencé à chercher le corps momifié d'Horus, grogna Seth. Si je le détruisais et répandais le contenu des vases canopes hors de la sépulture, je l'empêchais de se réincarner, et enfin, après tant de millénaires, je récupérais le trône d'Égypte ! Horus me surveillait, mais il ne pouvait me trouver, il a donc écrit cette chanson pour me prévenir, m'effrayer. *Eye in the Sky*, un message pour moi et moi seul. Mais grâce à vous, oui, grâce à vous, je l'ai doublé, j'ai atteint aujourd'hui mon but ! Je vais détruire Horus !

Le dieu hurlait, la voix emplie de démence. Il se releva, se remettant sur ses pattes de canidé et s'empara de la torche. Délaissant Winston du regard, il s'approcha du sarcophage. Seth leva la torche, haut au-dessus de la sépulture.

— Pauvre Seth...

La voix de Winston retentit dans la pièce en même temps que son poing s'abattit sur la tempe du dieu, le projetant dans l'angle de la pièce, à terre. Seth se retourna, crocs dévoilés. Devant lui se tenait un homme à tête de faucon. Derrière la créature hybride, Mallard se relevait à son tour, mais avec les traits d'un scarabée noir.

— Horus ! Khépri ! Tu m'as piégé, Faucon !

— Espérais-tu vraiment pouvoir me doubler, moi, l'Œil dans le Ciel ? Toute cette mise en scène avait pour seul but de t'attirer ici et que nous t'attrapions. *I am the Eye in the Sky…,* commença Horus en se jetant sur Seth. *Looking at YOU !*

Sommaire